

## Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006

<http://www.spiritisme.net>

[spiritisme@spiritisme.net](mailto:spiritisme@spiritisme.net)

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
  - a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
  - b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

Georges Lakhovsky  
Bibliothèque – Charpentier  
Fasquelle éditeurs 11, rue de Grenelle Paris  
1932

# L'ÉTERNITÉ, LA VIE ET LA MORT

## INTRODUCTION

La mort est un sujet bien grave, sans doute même le plus grave de tous les sujets.

Mais le lecteur se méprendrait étrangement s'il pensait que je vais l'aborder avec emphase dans le style pompeux consacré par la tradition.

Car pour moi la mort c'est « autre chose », ce n'est pas la triste et douloureuse séparation à laquelle nous préparant, de toute éternité, les religions et les philosophies. C'est, au contraire, la métamorphose finale, la splendide délivrance de notre âme qui abandonne la souffrance et sa prison corporelle pour accéder à la félicité éternelle.

Cet ouvrage qui réunit quelques pensées sur la mort se propose un double but.

Je montre d'abord que la crainte, l'appréhension, la terreur, la prétendue souffrance qui enveloppent la mort d'un voile de ténèbres et de mystères, sont des fantômes sans fondement qui résultent de déformations collectives.

C'est en quelque sorte la partie destructive de ce livre.

Puis, je prouve que les conquêtes de la science moderne nous permettent d'aller plus loin que les religions et les philosophies dans la connaissance de l'absolu, de nous faire de la mort une idée plus précise, de comprendre son rôle bienfaisant ; car connaître et aimer la mort, au lieu de la craindre et de la haïr, c'est s'assurer de jouir d'une vie sereine. C'est la partie essentiellement constructive de mon exposé.

Je ne m'attarderai pas à revenir longuement sur les thèmes de la mort développés par les religions et les philosophies. La situation la plus atroce est évidemment celle du matérialiste qui, ne croyant à aucune survivance de notre être après la mort, escompte la disparition pure et simple de sa personnalité comme de son organisme dans l'abîme éternel et sans nom.

Les religions apportent une formation collective bienfaisante en substituant au néant une espérance. Mais cette espérance ne repose que sur la croyance et le mystère. C'est une consolation qui nous préserve de la négation totale, qui nous montre que, dans l'éternité, la vie et la mort sont bien peu de chose, et qu'il faut les considérer, non comme une fin en soi, mais comme une succession de transformations et de métamorphoses qui nous permettent d'accéder à une vie éternelle meilleure.

Pour nous qui vivons en un siècle bouleversé par les progrès scientifiques, les conceptions théologiques et philosophiques conservent leur valeur, car elles sont essentiellement spiritualistes et moralisatrices, mais elles ne suffisent plus. Nous croyons sans doute aux mystères et à la métaphysique, mais moins par raison que par nécessité.

Nous savons, en effet, par expérience que le mystère et le miracle d'aujourd'hui sont la certitude et la science de demain, parce que le progrès d'aujourd'hui est fait de la métaphysique d'hier.

Les bases scientifiques sur lesquelles nous pouvons bâtir nos conceptions modernes de la vie et de la mort sont chaque jour plus fermes.

Nous dont l'existence est si remplie, nous gens du XXe siècle qui ignorons le loisir et qui calculons avec précision le prix du temps, quoique nous ayons asservi de nombreuses forces de la nature et que la science nous donne des moyens d'action quasi illimités, nous ne pouvons faire à la création l'injure de supposer que, dans la double infinité de l'espace incommensurable et de l'éternité, il existe un seul endroit où règne le vide absolu.

Pascal a affirmé que la nature a horreur du vide. Depuis, on a découvert les lois de la conservation de l'énergie et de la matière. Nous ne pouvons donc pas concevoir avec les matérialistes et les positivistes qu'après la mort il n'y ait plus rien.

Je me suis attaché à montrer, d'autre part, que l'idée de la mort ne doit pas être nécessairement liée à celle de la tristesse, des affres et de la souffrance. Ce sont là pures conceptions de notre esprit sans cesse préoccupé par l'obsédante pensée que nous devons mourir.

Ces souffrances que nous nous forgeons sont bien plus morales que physiques. Elles sont le fruit de nos appréhensions.

Voyez les animaux domestiques. Bien qu'élevés, pour la plupart, dans l'unique but d'être sacrifiés à nos appétits, ils ont une vie heureuse et sans souffrances, parce qu'ils ne supputent pas leur mort prochaine, ce qui leur permet de réaliser merveilleusement toutes les possibilités de leur être et de faire honneur à leur espèce. Quant aux souffrances de leur mort, les procédés modernes de sacrifice les réduisent au minimum.

Cessons donc de nous laisser torturer par de vaines angoisses. Lorsque survient notre mort, la destruction de notre organisme est déjà un fait accompli.

Avant d'avoir perdu la vie, nous sommes déjà physiologiquement morts. Aussi nos derniers moments se passent-ils dans l'apaisement et la sérénité. L'organisme ne réagit plus; l'homme a cessé de souffrir. La raison d'être de la mort semble échapper à la physiologie et à la philosophie contemporaines, ou tout au moins sortir du cadre de leurs études.

Je ne puis, dans les limites de ce livre, insister sur les recherches théoriques et les travaux expérimentaux qui m'ont conduit à une conception toute nouvelle de la vie et de la mort. J'ai donc dû écourter, dans cet ouvrage, les exposés techniques que j'ai longuement développés par ailleurs dans mes autres œuvres : Le Secret de la Vie, L'Universion, La Science et le Bonheur, L'Oscillation cellulaire. Tous ceux qui ont lu ces livres sont déjà familiarisés avec les explications modernes que j'ai données de l'instinct des animaux, des migrations, de la vie, de la santé et des maladies. Ils connaissent mes conceptions de l'oscillation cellulaire et de l'universion, ainsi que mes travaux sur la nature géologique du sol, les applications des oscillateurs électriques et des circuits oscillants, bref toutes les recherches que j'ai entreprises dans le but d'appliquer à la biologie et à la thérapeutique les ressources que met à notre disposition la physique moderne.

Cet ouvrage n'a donc rien d'un exposé technique. C'est plutôt une étude philosophique sans prétention sur les conceptions modernes de la mort.

Comme je l'ai développé dans cet ouvrage, les phénomènes biologiques sont soumis à la loi absolue de la mort. On peut donc énoncer un principe universel :

Comme sans la vie il n'y aurait pas de mort, de même sans la mort il n'y aurait pas de vie. Je m'excuse auprès de mes amis et fidèles lecteurs d'avoir introduit dans un ouvrage traitant un sujet aussi grave que la mort quelques anecdotes et historiettes. Mais j'ai jugé utile, pour illustrer davantage mes théories et les expliquer par la vie courante, de donner quelques développements à la portée de tout le monde qui rendent plus compréhensibles ou plus agréables les préceptes moraux. C'est le médicament amer que l'on enrobe dans la confiture pour le mieux faire avaler.

## L'ÉTERNITÉ LA VIE ET LA MORT

### CHAPITRE PREMIER

#### LES ONDES COSMIQUES ET LA VIE

Il y a sans doute, parmi mes lecteurs, bien des personnes qui se sont demandé quelle pouvait être cette force mystérieuse qui fait pousser à la surface du globe terrestre des milliards de tonnes d'être vivants, de végétaux de toutes sortes,

depuis les moisissures microscopiques qui recouvrent les murs humides de nos caves jusqu'à ces arbres gigantesques des forêts équatoriales dont le tronc est si large qu'il atteint parfois plus de dix mètres de diamètre. Vous êtes-vous préoccupés aussi peut-être un jour de savoir à quelle énergie mystérieuse doivent leur existence ces quantités innombrables d'animaux qui pullulent sur tous les points de la terre, depuis le bacille microscopique ou le protozoaire informe jusqu'à la monstrueuse baleine et jusqu'à l'éléphant qui, avec sa trompe, soulève, comme un fétu de paille, une poutre que plusieurs hommes pourraient à peine déplacer ? Vous êtes-vous jamais également inquiétés de savoir d'où provenait cette force inconnue et illimitée qui provoque l'éclosion des plantes et la naissance des animaux qui les fait croître et se développer et qui les maintient en vie pendant tout le temps que la Nature réserve à leur évolution ?... Vous êtes-vous demandé pourquoi tous ces êtres ne vivent qu'un temps et doivent disparaître pour laisser place à leur descendance ?... Tous les philosophes, depuis les mages antiques de la Chaldée et de la Grèce, depuis Aristote et Lucrèce jusqu'à Bergson et Henri Poincaré, en passant par Descartes, Spinoza, Leibniz et Kant, se sont posé cette angoissante question. Seule la science des initiés a émis des hypothèses que les progrès scientifiques sont venus ensuite ruiner. En tous cas, il ne s'agissait alors que d'hypothèses pures.

Préoccupé moi-même par ces importants problèmes, je me suis attaché à leur étude et, depuis une dizaine d'années, en m'inspirant des résultats acquis par la physique moderne, j'ai pensé que le rayonnement des ondes cosmiques, qui venait d'être alors révélé à l'attention du monde savant, pouvait-nous en donner la solution.

En effet, l'univers tout entier est baigné dans un océan de vibrations et de radiations qui nous arrivent de toutes les régions du firmament. Cette radiation qui pénètre les espaces infinis, je l'ai dénommée « l'Universion » dans un ouvrage qui porte ce titre. Dans ce livre, j'explique que cette force maintient en équilibre dynamique aussi bien les atomes à l'intérieur de la molécule que les astres dans leurs trajectoires à travers les espaces célestes.

Il y a quelque dix ans, j'eus l'idée que cette force qui soutient les astres dans l'univers, comme ces poussières que vous pouvez voir tourbillonner dans un rayon de soleil, en suspension dans l'atmosphère, que cette force, dis-je, fait osciller nos cellules dans chacune desquelles se trouve un système oscillant microscopique composé du noyau et des chondriomes.

Si nous examinons une cellule au microscope, que voyons-nous ? Au centre nous apercevons nettement des filaments tubulaires ou chromosomes recourbés entourés de quantité d'autres petits filaments qu'on appelle chondriomes. Ce sont ces filaments qui, possédant de la capacité et de la self-induction, constituent les circuits oscillants, absolument comme ces bobines que vous voyez utilisées dans les appareils de T. S. F.

Une cellule est essentiellement composée d'un noyau, ou réseau central, plongé dans le protoplasma, qui est entouré lui-même d'une enveloppe semi-

perméable mobile.

L'examen du noyau révèle l'existence de petits filaments entortillés constituant de véritables petits circuits électriques. Cet organe, dont l'intérieur est formé de matières organiques ou minérales conductrices — j'insiste sur ce point : substances conductrices de l'électricité — est revêtu extérieurement d'une enveloppe tubulaire de matière isolante à base de cholestérine, de plastine, de graisses et d'autres substances diélectriques.

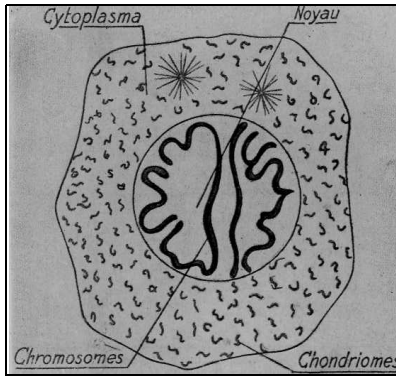


Fig. 1. — Coupe d'une cellule vivante au stade normal montrant le noyau, les chromosomes et les chondriomes.

Toutes ces considérations, je les ai assez longuement développées dans mes ouvrages antérieurs pour me permettre de ne pas insister ici. Pour éclaircir le grand mystère de la vie, pour soulever un coin du voile épais qui nous le cache, j'ai pensé que la seule source où il fallait puiser la vérité se trouvait là même où la vie a commencé, c'est-à-dire chez les êtres unicellulaires, microbes, infusoires, protozoaires et cellules en général, car ce sont ces êtres qui sont à l'origine de la vie.

Je me suis donc remis à travailler, il y a quelques dizaines d'années, l'histologie, la cytologie, la microbiologie, et, à l'aide du microscope, non pas au point de vue clinique mais physique, j'ai cherché quels sont les éléments caractéristiques des cellules et des êtres élémentaires.

J'ai été frappé du rôle essentiel joué par le noyau dans chacun de ces êtres.

D'autre part, je me familiarisais en même temps avec les théories de la physique moderne et, en particulier, avec les phénomènes de rayonnement produits par les ondes électromagnétiques. C'est alors que j'ai été surpris de la ressemblance extraordinaire qui existe entre le circuit oscillant, base de la découverte des ondes électromagnétiques, et les éléments du noyau cellulaire, base de la vie, et qui présentent entre eux une analogie frappante.

Ce rapprochement m'a paru d'autant plus logique que j'ai constaté, dans la cellule, la présence de deux astéries qui semblent jouer un rôle électrique dans le

travail de la division cellulaire qui est le principe même de la vie. Arrivé à ce point de mes déductions, l'enthousiasme que j'en avais conçu fut vite refroidi lorsque je me souvins qu'en physique nous savons qu'un circuit ne peut osciller sans une énergie rayonnante.

D'où pouvait donc bien provenir cette énergie ?

J'en ai conclu qu'il devait y avoir une force extérieure provenant des espaces célestes ou de l'électricité atmosphérique.

Quelque temps après, au cours d'une conversation avec mon éminent et regretté ami le Général Ferrié, alors que nous cherchions ensemble quelle pouvait être l'énergie qui faisait osciller ces cellules et que j'exprimais l'hypothèse qu'il devait y avoir une force extérieure, telle que l'électricité atmosphérique ou des ondes cosmiques, qui fournissait l'énergie nécessaire aux cellules, ce savant me dit : « Vous avez précisément la chance de tomber à point sur les découvertes actuelles relatives aux ondes cosmiques. Pourquoi ne seraient-ce pas elles, en effet, qui feraient osciller les cellules ? »

Précisément, à cette époque, il n'était question, dans le monde scientifique, que des découvertes sensationnelles que venaient de faire d'illustres astrophysiciens, tels que Rutherford et Mac Lenan, Goeckel et Kohlhoerster : ces savants venaient de constater qu'un électroscope se déchargeait spontanément sous l'influence d'un rayonnement extérieur dont la provenance était très discutée.

Les uns disaient que les substances radioactives contenues dans le sol émettaient un rayonnement qu'ils appelaient « Ultra X ». Les autres pensaient que l'atmosphère était sillonnée de courants électromagnétiques. Il en fut ainsi jusqu'au moment où Kohlhoerster, montant sur la Jungfrau avec des appareils de mesure appropriés, constata que ce rayonnement était plus intense à 4.000 mètres qu'au niveau du sol.

De nouvelles expériences prouvèrent qu'à 9.000 mètres cette radiation est environ huit fois plus intense qu'au niveau de la mer.

De là à conclure que ce sont ces ondes qui fournissent l'énergie rayonnante au noyau, il n'y avait qu'un pas à faire.

En regard de ces premières bases de mes théories de l'oscillation cellulaire, qui permettent d'expliquer la vie, un point d'interrogation se posa à nouveau :

Pourquoi la Mort ?

Pourquoi tous les êtres vivants sont-ils appelés à disparaître ? Que ce soit un infusoire qui dure dix ou douze heures, notre misérable vie d'homme qui dépasse rarement les cent ans, ou des animaux tels que le crocodile qui peuvent vivre jusqu'à sept cent ans, que ce soient même certains arbres comme l'if qui vit trois mille ans, ou le baobab, cinq mille : toutes ces vies éphémères ou longues ne sont qu'un zéro vis-à-vis de l'éternité. Pourquoi donc la Mort ? Nous allons rechercher une explication de ce phénomène biologique si important qui, à tous

les âges, a hanté l'esprit de tous les philosophes et de tous les penseurs.

Nous avons vu, par l'oscillation cellulaire, que ce sont les ondes cosmiques qui font osciller nos cellules, en l'espèce, le noyau, ainsi que tous les éléments qui se trouvent dans la cellule : chromosomes, chondriomes, etc.

Ainsi, le travail cellulaire de l'organisme de tout être vivant est fonction précisément de cette force extérieure.

Or, d'après les travaux de tous les astrophysiciens qui se sont consacrés à cette question, il résulte que la fréquence et l'intensité de ces ondes cosmiques sont extrêmement variables. Ainsi l'effet de ces ondes est plus intense à onze heures du soir qu'à midi. Pourquoi ?

D'après Maxwell et les nouvelles théories physiques, on sait que la lumière est un faisceau d'ondes électromagnétiques. Or, on a démontré physiquement qu'une onde électromagnétique vibre au détriment d'une autre énergie rayonnante et absorbe l'énergie d'une autre radiation. Cette lumière, pour vibrer, absorbe donc une grande partie des ondes cosmiques au dépens desquelles elle éclaire.

On comprend donc maintenant pourquoi l'action des ondes cosmiques est constamment variable.

Ainsi, à cause de la rotation de la Terre sur elle-même et de sa révolution autour du Soleil qui change constamment la position de notre planète dans le champ du rayonnement astral, il n'y a pas deux minutes dans la journée ni deux jours dans l'année où la force des ondes cosmiques reste la même à la surface de la Terre.

C'est cette variabilité des ondes cosmiques qui est la cause de nos maladies et de notre mort, comme nous allons le voir.

Comme nous le savons, la cellule vivante oscille électriquement, puis se divise en cellules-filles par la force des ondes cosmiques. Comme cette force est essentiellement variable, le travail cellulaire est essentiellement irrégulier.

Ainsi, comme je l'ai expliqué dans mon ouvrage *Le Secret de la Vie*, la première cellule s'est formée suivant une ligne de force véhiculée par les ondes cosmiques et venant d'un astre quelconque.

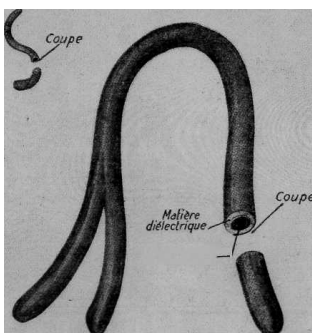


Fig. 2. — Aspect comparatif de deux éléments oscillants essentiels de la cellule vivante : chondriome et chromosome.

J'ai montré que tous les atomes s'orientaient et s'aggloméraient dans une bulle d'eau microscopique. Les matériaux isolants (cholestérine, plastines, certaines résines) formèrent un filament tubulaire, tandis que tous les minéraux conducteurs qui se trouvaient dans l'eau de mer se condensèrent à l'intérieur de ce tube.

Comme ce travail s'accomplit pendant la rotation de la Terre, rotation à laquelle ne participait pas l'astre qui envoyait cette ligne de force, il s'ensuivit qu'au bout de vingt-quatre heures ce tube conducteur à l'enveloppe isolante présentait la forme d'un solénoïde oscillant.

Or, comme nous l'avons vu, les ondes cosmiques sont extrêmement variables. Etant donné que la formation de ce noyau est conditionnée par la force de ces ondes cosmiques, sa forme varie en fonction de l'intensité de ces ondes. C'est pourquoi on constate que le noyau n'est jamais uniforme.

Il ne constitue pas un solénoïde régulier et sur toute sa longueur on observe des différences d'épaisseur : des « hernies » et des étranglements.

Nous pouvons d'autant mieux toucher du doigt que tout ce qui vit est, fonction des ondes cosmiques, que chaque être vivant naissant sous un signe astronomique déterminé essentiellement variable, dans des conditions toujours différentes de temps et de lieu, il n'existe pas au monde deux êtres vivants qui possèdent une ressemblance aussi absolue que deux pièces de monnaie frappées par la même matrice dans la même matière.

Si vous cherchez dans une foule immense quelqu'un que vous avez vu seulement deux fois, vous parviendrez toujours à reconnaître physiologiquement cette personne, en raison de sa forme particulière et de la vibration du rayonnement qui émane de sa personnalité unique dans cette foule.

D'après la démonstration de la variation des ondes cosmiques que je viens de vous faire, vous comprendrez maintenant pourquoi la vie n'a qu'un temps. En effet, la force qui fait osciller le noyau de la cellule n'est ni celle de la veille, ni celle du lendemain. Il en résulte que la vie cellulaire supporte mal ces variations, et cela, d'autant plus que l'organisme est plus compliqué. Car il y a de nombreuses cellules qui ne peuvent pas supporter ces changements. Il s'ensuit qu'à cause de la variation des ondes cosmiques des milliards de cellules meurent journellement. Les cellules mortes se transforment en tissus conjonctifs, graisses, toxines de toutes sortes qui, par leur capacité et leur résistance électriques, empêchent les autres cellules d'osciller normalement.

Comme ces phénomènes se répètent au cours de toute la vie, il en résulte l'usure de l'organisme, d'où la maladie et la mort.

Cela explique également les grandes inégalités qu'on observe entre différents individus d'une même espèce.

Il n'y a pas deux intelligences qui se ressemblent absolument, il n'y a pas deux

individus qui aient la même forme, la même force, la même santé, ni le même sens moral. Voilà la raison des crimes, des guerres, des révolutions, du bolchevisme et, d'une manière générale, de toutes les calamités et toutes les imperfections de notre pauvre humanité.

Les civilisations, sans doute, ont bien essayé de réagir contre l'individualisme qui résulte, chez chacun d'entre nous, du jeu des forces de la Nature. Elles se sont efforcées, en conséquence, de niveler les intelligences, de les ramener à peu près toutes au même type moyen en leur imposant des formes préconçues d'éducation religieuse, laïque ou politique, mais sans jamais parvenir à effacer la personnalité que l'influence du rayonnement cosmique a imprimée à chaque individu, selon un signe bien déterminé.

On fait des révolutions qui proclament l'égalité théorique de tous les hommes, ainsi d'ailleurs que leur liberté. Mais, plus l'homme est déclaré libre, et plus il retombe dans l'esclavage.

Et plus les institutions sociales se sont efforcées d'imposer au peuple leurs règles au nom de la liberté, plus elles ont cherché à lui inculquer leur éducation qui ne correspondait ni à son intelligence, ni à ses convictions, ni à ses besoins, plus elles ont multiplié les causes de souffrance dans la masse des nations.

Il ne faut pas dire que l'instruction et la science ne sont pas nécessaires, car sans elles le monde resterait à l'état sauvage. Elles sont, bien comprises et scrupuleusement adaptées aux capacités de chaque individu, des sources de jouissance incomparables et, par la même, des moyens de calmer les souffrances physiques ou morales. Mais il faut, avant tout, éviter d'imposer aux masses un moule uniforme, rempli de préceptes à priori, un cadre rigide dont la contrainte est insupportable, comme ont prétendu le faire, avec leur dogmatisme odieux, la démagogie marxiste et le bolchevisme, ainsi d'ailleurs qu'autrefois l'Inquisition. L'erreur fondamentale de tous ces systèmes réside dans cette conception erronée de l'égalité entre les individus, de cette maxime absurde selon laquelle « un homme en vaut un autre », comme s'il existait dans la nature deux représentants semblables d'une même espèce, comme si le Soleil était identique à la Lune, comme si Saturne avait le même diamètre ou le même éclat que Vénus, comme si l'on pouvait trouver, dans une même forêt, deux chênes pareils et, sur chacun de ces arbres, deux feuilles absolument identiques.

Toutes ces théories préconçues, tous ces cadres rigides que l'on cherche à nous imposer, se trouvent en opposition absolue avec l'individualité que nous a donnée la nature. En raison du déplacement perpétuel de la Terre et des astres dont les radiations influent sur tous les phénomènes biologiques, les cellules qui se divisent et se multiplient pour former un individu subissent des influences qui se modifient à chaque instant, ce qui rend impossible l'identité de deux êtres nés à deux endroits différents et à des instants différents. La modification perpétuelle du rayonnement fait fatalement de chaque individu un être à part.

Pour confirmer cette théorie de l'individualité de chaque être répondant à un signe astral déterminé, nous pouvons citer la ressemblance caractéristique des

jumeaux qui, après avoir été conçus au même instant et au même endroit, sont nés dans des conditions identiques de temps et de lieu.

N'avons-nous pas vu des jumeaux se ressembler à tel point que les parents eux-mêmes ne pouvaient les reconnaître et se voyaient forcés, pour les distinguer, de nouer un ruban de couleur à l'un d'eux.

Certes, nous avons vu aussi des jumeaux qui ne se ressemblaient pas ou très peu, ainsi que des jumeaux des deux sexes. Cela peut s'expliquer par le fait que l'incubation peut se produire à des moments différents. Un simple intervalle d'un quart d'heure suffit à différencier les rayonnements, car la terre tournant pendant ce temps-là s'est écartée considérablement de la source de rayonnement correspondant au premier né, d'où résulte, pour chacun des jumeaux, une individualité plus développée.

Ce qui est vrai pour les micro-organismes qui constituent les cellules vivantes et leurs assemblages, l'est également pour ces mondes immenses que forment le Soleil et les Astres du firmament. Les forces rayonnantes qui ont commandé l'agglomération des atomes et des molécules qui les constituent ont été différentes pour chacun de ces corps célestes à des époques différentes et en des points différents de l'espace. De là, les inégalités entre ces divers astres.

Ainsi que nous le voyons, la loi de l'inégalité nous apparaît comme véritablement universelle, et c'est en vertu de cette inégalité qu'il est absurde de vouloir imposer à tout un peuple un système unique d'éducation et de conceptions bourré de doctrines qui, le plus souvent, ne correspondent ni au caractère initial, ni à la formation de la plupart des individus auxquels ce système veut s'adresser.

C'est de ces systèmes d'éducation égalitaire, erronés et funestes, que sont résultées ces déformations collectives de la mentalité des foules qui, au cours des siècles, ont imposé à nos esprits ces préjugés renforcés de génération en génération par la transmission héréditaire. Et ce sont ces préjugés qui contribuent à aggraver nos souffrances bien plus qu'à les soulager, car, en définitive, la plupart de nos maux, dans le domaine moral, proviennent de la déformation collective qui nous a été imposée.

## CHAPITRE II

### FORMATIONS ET DÉFORMATIONS COLLECTIVES

Nous avons vu que le vieil adage : « Naître sous une bonne étoile » s'explique par l'oscillation cellulaire et les ondes cosmiques. Nous avons vu également qu'il n'y a pas deux êtres au monde qui se ressemblent absolument. Chaque homme naît et se développe pour réaliser une forme particulière qu'on appelle son individualité.

Mais, comme je l'ai montré plus haut, la civilisation cherche avant tout, par ses lois et ses systèmes d'éducation religieuse et politique, à développer chez les êtres humains ce qu'ils ont de commun. C'est ainsi que la loi ne connaît que le droit commun et ne fait pas acception des individualités.

Les uns mènent campagne pour que tous les hommes soient prolétaires, les autres pour qu'ils soient tous instruits et savants. D'autres encore pour qu'ils aient tous la même croyance. D'autres enfin pour qu'ils épousent les mêmes convictions politiques.

Par la propagande acharnée et répétée inlassablement pendant des siècles depuis l'origine de la civilisation, on est arrivé à obtenir bien des formations et des déformations collectives.

Je classerai ces modifications collectives en deux catégories suivant qu'elles sont profitables à l'humanité ou lui sont néfastes : formations et déformations.

En général, toutes les tendances collectives qui servent à protéger la liberté. L'individualisme, la morale, la bonté et la beauté sont salutaires et sont, par conséquent, des formations. Néanmoins, l'homme, naissant sous un rayonnement déterminé, a une morale, un caractère bien défini et si, par une éducation répétée, on arrive à modifier son caractère et son individualité, on pratique une déformation, cependant salutaire.

Les tendances collectives qui entrent en lutte avec la liberté, l'individualisme, la morale et la beauté développent la laideur, l'esclavage, la méchanceté, la haine et la jalousie, qui seront la perte de l'humanité si elles viennent à se généraliser. En un mot, ce sont des doctrines égalitaires contre nature : des déformations néfastes.

Il faut donc que chacun puisse jouir de sa liberté et faire ce que bon lui semble, selon la vibration personnelle que lui a imposée la nature.

Mais la liberté parfaite de l'individu, conséquence de l'individualisme intégral, ne manquerait pas de nuire à la liberté des autres individus qui constituent la société.

Car l'homme par lui-même est affligé de maladies endémiques : la jalousie, la haine, la méchanceté, etc..

Ces sentiments sont encore excités et développés, dans bien des pays, par la déformation entretenue par l'action de la politique et de la surenchère électorale des différents partis, qui dans le but d'arriver au pouvoir et de recueillir des voix excitent la jalousie et la haine des uns contre les autres, souvent même au détriment des classes les plus travailleuses et les plus utiles à la société.

Donc, la liberté individuelle de chacun, dans la mesure où elle ne nuirait pas à la liberté collective, ne pourrait être obtenue et protégée que par un gouvernement indépendant, non politique et issu de toutes les classes de la société, qui tiendrait compte des différences de mentalité de chacune des classes sociales composant le pays, dans la limite qu'exige l'harmonie générale de la

nation.

Car, comme je l'ai développé dans mes précédents ouvrages et comme je l'ai dit plus haut, rien n'est égal dans la nature, ni parmi les astres, ni parmi les végétaux, ni parmi les animaux, ni parmi les hommes : rien, absolument rien, car tous les êtres ont été créés suivant des vibrations différentes.

La manie égalitaire est le résultat d'une déformation grave de l'esprit humain, et qui provoque la plupart des maux dont souffre l'humanité.

Nous allons développer ces deux cas : salutaires d'une part, et néfastes d'autre part, de déformations collectives.

Parmi les formations salutaires, nous devons citer d'abord la religion. Depuis que l'homme a commencé à penser, il a éprouvé le besoin de croire à un Dieu.

Cette nécessité mystique s'est développée considérablement à travers les âges et a donné naissance à quantité de religions correspondant aux différentes mentalités et aux différentes races.

On peut dire que notre civilisation est née des religions, car elles ont imposé, dès le début, à l'homme sauvage et brutal, des règles morales et, par la crainte de Dieu, l'honnêteté, la bonté, la charité et autres bons sentiments.

Malheureusement, certaines religions ont provoqué des déformations exagérées qui ont entraîné un abus de pouvoir et produit la persécution, l'inquisition, les guerres civiles. Il ne s'agit là, d'ailleurs, que de quelques cas particuliers dus à des esprits étroits, dogmatiques et exaltés. En général, les religions peuvent être considérées comme des formations indispensables pour conserver le sens moral chez les peuples. Leur influence est apaisante et bienfaisante.

De même, on peut citer des cas de formations collectives qui ont fait naître le sens de la Beauté et favorisé l'éclosion des arts. La peinture, la sculpture, la musique remontent aux civilisations les plus reculées.

Par une élaboration continue et persistant à travers les âges, l'art est arrivé à un degré de perfection remarquable jusqu'à une trentaine d'années, époque à laquelle le cubisme, qui est la manifestation du bolchevisme dans l'art, est venu tout ruiner comme nous le verrons plus loin.

Des artistes remarquables, depuis l'Egypte ancienne, en passant par les Ecoles italienne, française, allemande, espagnole, anglaise, hollandaise et autres, pour arriver jusqu'à Ingres et Delacroix, nous ont laissé des chefs-d'œuvre inoubliables qui nous ont appris à discerner, par la formation collective, le concept de beauté dans toutes les créations de l'art.

Il en est de même en musique. Depuis Pythagore, jusqu'à Saint-Saëns, en passant par Palestrina, Vittoria, Lulli, Bellini, Mozart, Beethoven, Schubert, Wagner, Bizet, César Franck et combien d'autres, les maîtres de la musique ont appris à faire apprécier et aimer les mélodies et les symphonies harmonieuses

basées sur l'emploi de la gamme diatonique.

Mais aux yeux des égalitaires, cette gamme a un défaut rédhibitoire : elle comporte une hiérarchie de notes, qui fait d'ailleurs la beauté des sons, car elle implique un mode majeur et un mode mineur, et en général une harmonie agréable à l'oreille. C'est pourquoi les bolchevistes de l'art se sont empressés de ruiner la musique en prétendant que toutes les notes étaient égales entre elles, du moment où elles produisaient un son. De là est née une certaine forme de musique moderne qui, si souvent, nous écorche les oreilles et nous met les nerfs en pelote !

Nous allons voir maintenant des exemples de déformations collectives néfastes à l'humanité.

Vous connaissez tous la grande catastrophe si grave que l'humanité n'en connut jamais de plus terrible depuis les civilisations les plus reculées : le communisme et le bolchevisme qui sont éclos pendant la grande guerre en Russie.

Vous savez quelle intense propagande le communisme fait dans tous les pays et les milliards dépensés chaque année par les agents de Moscou pour arriver à ruiner, par une déformation collective, la civilisation que l'humanité a eu tant de peine à élaborer au cours des siècles.

Nous voyons actuellement quels sont les résultats déplorables de cette propagande et quels sont les dangers qu'elle fait courir à notre pauvre humanité.

Le seul but du bolchevisme, c'est de détruire radicalement, par le nivellement général, la liberté et l'individualisme, et de rendre l'humanité tout entière esclave d'une poignée d'agitateurs.

D'autre part, vous connaissez tous cette étonnante décadence dans laquelle est venu sombrer l'art, en particulier la Peinture.

La formation collective dont nous venons de parler et qui avait, au cours des siècles, fini par élaborer un idéal de Beauté et l'avait peu à peu imposé à l'esprit de l'homme, a fait place, au cours de ces dernières années, à une déformation en sens inverse qui semble avoir pris l'horrible comme but et comme terme de son évolution.

Un tel changement s'explique par le fait que l'évolution de la formation collective, poursuivant sans cesse sa marche en avant, après avoir atteint son point culminant dans le domaine du Beau, ne peut que rétrograder vers les régions les plus basses de la Difformité et de la Laideur.

C'est ainsi qu'au goût de l'équilibre, de la mesure, de l'harmonie, a succédé le goût du déséquilibre, du désordre et de l'incohérence.

A la ligne droite ou régulièrement arrondie et aux contours harmonieux s'est substituée la ligne irrégulière, brisée et chaotique.

Une déformation collective s'est emparée en matière d'art de la plupart des esprits, en leur faisant voir des chefs-d'œuvre sublimes là où un esprit sain ne distingue que laideur, maladresse, incohérence...

Il semble que les artistes ayant épuisé toutes les ressources que pouvait leur offrir l'étude du Beau se soient lancés à corps perdu dans la recherche de l'affreux, espérant sans doute y découvrir à la fois des moyens d'expression nouveaux et des sensations inédites.

Je citerai, comme preuve de ces affirmations, l'histoire qui m'est arrivée dernièrement au cours d'un dîner « très parisien ».

Intrigué par un convive particulièrement loquace, commandeur de la Légion d'Honneur, et que tout le monde appelait avec déférence « Mon cher Maître », je me tournai vers la maîtresse de maison qui se trouvait à ma gauche et lui demandai à mi-voix : « Quel est donc ce Monsieur qui semble concentrer sur lui l'attention admirative de toute l'assistance ?

— Comment, me répondit ma voisine, ne vous l'ai-je pas présenté ? Mais c'est le fameux critique d'art X..., c'est notre arbitre indiscutable, notre oracle infaillible dans toutes les questions artistiques à l'ordre du jour. »

Le potage était à peine terminé que le « Cher Maître » s'était emparé de la conversation qu'il avait, en moins d'une minute, transformée en une sorte de monologue-conférence sur l'art incomparable de ceux qu'il se plaisait à appeler « les maîtres les plus représentatifs des aspirations si douloureusement inassouviées de notre époque si tumultueusement géniale ».

Je regrette de ne pouvoir citer les noms exacts de tous les artistes dont il nous détaillait les talents cachés et les mérites inégalables. Un certain employé de douanes qu'il appelait, je crois, Jean-Jacques, un portraitiste très lancé qu'il dénommait, me semble-t-il, Van Dourak, un paysagiste dont les toiles faisaient fureur et dont le nom devait, si je ne me trompe, s'écrire Bicarro, paraissaient tous trois mériter plus particulièrement ses éloges emphatiques !

« Quel symbolisme incroyable dans les lignes fuyantes et à peine définies, quelle harmonie dans les couleurs vagues, dans les masses hésitantes et timides de ce paysagiste incomparable et encore, hélas, si peu compris que fut le douanier Jean-Jacques !

« Mais ce lyrisme pictural n'est encore que peu de chose à côté de celui qui se dégage des derniers portraits de notre grand, de notre national Van Dourak... Van Dourak, Mesdames, toute une psychologie en quatre coups de pinceau et quelle psychologie... C'est le subconscient qui parle et qui s'exprime à travers le voile ténu et quasi transparent de la couleur à peine délimitée sous le flottement des contours aux vibrations subtiles... C'est le déséquilibre constant des formes qui entretient, dans la matière inanimée, un mouvement continu de sensations dont le dynamisme s'impose même à l'œil le moins averti... Voilà de la peinture, voilà enfin de l'Art... »

Suspendus aux lèvres du « Cher Maître », les convives l'écoutaient bouche bée.

Il n'est guère d'avocat d'assises qui, à ma connaissance, ait pu défendre la tête de son client avec une habileté aussi consommée que celle dont usait ce critique pour défendre des toiles dont je ne réussissais à comprendre ni le sens, ni la valeur...

Timidement, un peu naïvement, je me tournai vers l'orateur pour lui avouer mon incompréhension de ces « chefs-d'œuvre modernes » :

« Excusez-moi, mon cher Maître, depuis trente ans que je cherche à m'initier à l'Art moderne, je suis très heureux de la présence d'un grand critique d'art tel que vous pour m'aider à m'instruire et à comprendre des œuvres qui sont admirées par des personnalités si éminentes. Voilà trente ans que je me sens comme coiffé d'un affreux casque de pompier qui me pèse sur la tête et dont le poids m'accable. Je suis d'autant plus honteux de ne pas comprendre cet art sublime que j'ai fréquenté moi-même les Beaux-Arts, que j'ai passé des examens à l'Ecole du Louvre et que j'ai exposé — Dieu me pardonne ! — aux Artistes Français... Je me sens incapable d'admirer autre chose que ces célèbres « pompiers » et ces « vulgaires copistes de la nature », comme vous les appelez. »

Cet aveu d'incompréhension produisit un froid dans l'assistance. Un silence traversé de protestations chuchotées à mi-voix avait succédé au brouhaha de la conversation.

Un peu gêné, je penchais les yeux vers mon assiette.

Rapidement, le « Cher Maître », en psychologue averti, avait saisi cet état de malaise et, immédiatement, il s'ingéniait à y mettre fin en ramenant la conversation sur son thème favori :

« Mais, cher Monsieur, déclara-t-il sur un ton de protection où perçait une nuance de pitié, je comprends votre résistance à cette évolution moderne de l'art. Votre esprit a subi la déformation officielle et passéiste de l'École des Beaux-Arts où vous avez vainement gaspillé trois années de votre existence et de l'Ecole du Louvre où vous avez achevé de mouler votre esprit dans cet art rétrograde qui, au fond, n'est qu'une vulgaire et plate photographie de la nature... Voyons, mon cher Monsieur, ne sommes-nous pas au siècle de la vitesse, de l'émotion, des sensations de toute sorte, au siècle du cinéma, de l'automobile, de l'aviation, de la T. S. F.?... Notre esprit peut-il encore s'accommoder des lignes calmes, des couleurs tranquilles et froides, je dirais presque figées, de vos Raphaël, de vos Véronèse, de vos Michel-Ange, ces servîtes copistes de la nature ?...

« Actuellement, dans l'Art, comme partout ailleurs, il faut des innovations, du mouvement, du sentiment et surtout du symbolisme.

« Finie, la ligne dessinée, cher Monsieur, finie la perspective géométrique, finie la photographie des masses, c'est maintenant le triomphe de la ligne brisée symbolique, de la tache et des oppositions de couleurs sans dessin qui traduisent

la conception subjective, qui notent, d'une touche à peine ébauchée, la sensation la plus ténue, la plus fugitive de l'Artiste, au lieu d'enregistrer brutalement, comme un objectif, la plate réalité des choses... Symbolisation, dématérialisation et, avant tout : Interprétation, voilà les caractéristiques de notre Art...

— Mais, mon cher Maître, repris-je, mon esprit étant moulé, comme vous le dites, par le temps passé au Louvre et aux Beaux-Arts, je ne puis qu'admirer l'Art classique, notamment, celui des Écoles Italiennes des XVe et XVIe siècles et des Écoles Françaises des XVIIe et XVIIIe siècles que j'ai étudiées à loisir, tant en France qu'en Italie. J'ai été conquis par le charme incomparable des lignes, par la triomphale symphonie des couleurs. »

A ces mots, le « Cher Maître » esquissa un sourire de pitié : « Ah oui, continuait-il, des pompiers, tout cela, cher Monsieur!... Raphaël, Botticelli, Michel-Ange... de vulgaires photographes de la nature et rien de plus... On vous a sans doute appris à l'École que deux et deux font quatre... Eh bien, en Art moderne, cher Monsieur, sachez que deux et deux font quatre et demi, quatre trois quarts et même cinq. Voilà le génie... ?

— ? ...

— Voyez, par exemple, les tableaux de notre admirable douanier Jean-Jacques... Quel symbolisme, quelle science cachée, quel génie dans le calme serein de ces lignes, quelle maîtrise dans cette lumière transparente, avec quelle audace il s'est affranchi du dogmatisme géométrique et de la perspective ! Voilà du grand Art, cher Monsieur...

— ? ...

— Tandis que tous vos Boucher, vos Fragonard, vos David, vos Ingres, vos Delacroix... Tout juste des photographes...

— ? ...

— Voyez les toiles si riches d'expression et de symbolisme, si légères dans leur facture de notre grand, de notre inégalable Lelourd... et les dernières œuvres de notre délicieuse Marie Vieil-Or... De pures merveilles...

— Il me semble comprendre quelque peu cette artiste, répondis-je; elle paraît avoir fait autrefois de fort jolies choses, mais, depuis, elle est tombée, comme les autres, dans l'absurdité.

— Peu importe, déclara le « Cher Maître »... En tout cas, à mon avis, rien n'approche du dernier portrait de notre célèbre Van Dourak exposé aux « Interdépendants ».

— Ah oui, m'écriai-je, voilà ce que mon esprit n'arrive pas à comprendre... Un œil droit noir et tout petit et que l'on dirait poché... Un œil gauche rose et démesuré... Un sein ferme et rond du côté gauche, et un autre comme une immense poire pendue à son arbre du côté droit...

— Mais vous ne comprenez pas ce symbolisme admirable, déclara le « Cher Maître » : l'œil noir et tout petit, cela signifie la bonté de cette femme qui cherche à fermer les yeux devant les noirceurs de la vie; l'œil rose et largement ouvert indique qu'elle s'efforce de voir tout en rose... Quant à ce sein rond et ferme du côté gauche, du côté du cœur, cela indique, cher Monsieur, une ferme intention de bonté et de générosité... Voilà de l'Art et du grand Art et nous sommes bien loin de vos photographes...

— Je vous demande mille fois pardon, cher Maître, repris-je à mon tour, voilà où mon esprit ne peut suivre votre raisonnement, car je connais précisément la femme qui a servi de modèle à ce portrait. C'est une femme délicieusement jolie, d'une grande bonté de caractère, sans doute, mais qui ne s'efforce pas du tout de fermer l'œil droit sur certaines choses pour ouvrir l'œil gauche sur d'autres. C'est une femme qui respire la santé, la beauté, la volupté... et, pourtant, après avoir vu ce portrait, il y a de quoi se sentir dégoûté, non seulement de ce tableau, mais encore de la femme en général.

« Je vous avoue que je préfère mille fois une honnête photographie de cette femme à cet horrible portrait qui la caricature ainsi.

— Mais précisément, répliqua le « Cher Maître », voilà en quoi consiste le génie de cet artiste, c'est d'être arrivé à symboliser ce qu'il y a de plus sublime dans cette femme sans avoir tenu compte de sa beauté vulgaire.

— Eh bien, mon cher Maître, déclarai-je enfin, je vous avoue très franchement que je ne comprends pas...

« Il me semble, au contraire, que vos « grands artistes » ignorent un des aspects essentiels de l'Art ! Ils veulent créer du symbole et ils ne réussissent qu'à nous infliger des anecdotes incompréhensibles. D'ailleurs, un certain pompier, que vous connaissez, Goethe, l'avait déjà dit : « Dieu nous délivre des fabricants d'anecdotes ! »

« Regardez-moi bien, vous me verrez toujours coiffé de mon casque de pompier... Eh bien, je préfère rester ainsi casqué toute ma vie plutôt que de partager votre admiration toute conventionnelle pour de pareilles divagations. »

— Je vous en prie, déclara sur un ton quelque peu méprisant et rouge d'indignation un chirurgien célèbre, si personnellement vous vous déclarez incapable de comprendre la valeur de telles œuvres, respectez au moins l'opinion de ceux qui les admirent.

— Mais, monsieur le Professeur, si je méprise ce que vous appelez le génie, c'est précisément parce que je ne comprends pas la valeur de telles œuvres, mais je comprends à la rigueur votre mentalité. En effet, combien de fois n'ai-je pas assisté dans les hôpitaux à des opérations de chirurgiens éminents ? Ne les ai-je pas vus s'extasier, au milieu de circonstances tragiques, et d'une tristesse indicible, alors que toute la famille de la patiente était plongée dans la désolation et dans les pleurs en voyant un être cher qui allait sans doute les quitter pour toujours. Au moment d'ouvrir un ventre et en constatant un cancer de l'estomac à

forme spéciale, à caractère inédit, inopérable, vous vous écriiez devant vos élèves, devant vos assistants : « Regardez, Messieurs, quel cas splendide... ». Ou devant un fibrome démesurément grand qui, sous votre scalpel, devait fatalement emporter la malade, vous vous exclamiez : « Quel cas magnifique... » Je comprends que, trouvant des émotions intenses et vous extasiant devant des tristesses pareilles, vous puissiez continuer à vous prosterner devant certaines démenches de l'art actuel, par suite de votre déformation professionnelle. Et c'est ce qui m'explique que les murs de votre hôtel soient tapissés de pareilles œuvres...

« Quant à moi, en ce qui me concerne, je cherche tout simplement à m'instruire et à vous comprendre... A tel point que je vous comprends déjà un peu, comme vous allez le voir.

« Supposez que Bicarro, demain vers sept heures du matin, se rende devant cette maison où nous nous trouvons actuellement et qu'il s'empare, devant la loge de la concierge, de la poubelle et en renverse et étale le contenu sur la chaussée, qu'il saisisse ensuite une toile et qu'après avoir enduit cette toile d'une couche de colle forte, il l'applique toute fraîche sur le contenu de cette poubelle étendu sur le pavé; lorsque le tout sera bien sec et bien collé, il aura obtenu un tableau tout à fait dans son genre. D'autres que lui n'ont pas du reste négligé le procédé : il n'est que d'aller aux Interdépendants !

« Nous allons donc voir, dans cette œuvre, tous les déchets qui sont sortis de cette maison : les rondelles de carottes, des pommes de terre, des trognons de salade, des épluchures d'orange, des os et des intérieurs de poulets et de dindes, une oreille de tête de veau, les yeux et les arêtes des poissons, des bouchons de Champagne, des fragments de journaux et des bouts de cigarettes... Le tout ensemble fera un « Bicarro » magnifique... Moi, profane, ou d'autres, nous nous écrierons : « Quelle ordure !... » Tandis que les admirateurs de cet « artiste » éprouveront une émotion intense en invoquant le « symbolisme » profond et incomparable de ce chef-d'œuvre.

« Voyez-vous, diront-ils, le génie de ce tableau... Il symbolise un grand dîner au cours duquel eut lieu probablement une discussion passionnée sur l'Art, sur la Peinture... Ne sentez-vous pas encore le pétilllement du Champagne et l'odeur des fruits qui ont été mangés, la fumée des cigares, qui furent les témoins de cette discussion ?... »

Le Professeur chirurgien se s'écrier : « Bravo... vous avez presque compris... et, avec un peu de bonne volonté et d'exercice, vous arriverez à comprendre tout à fait. »

Le « Cher Maître » approuva l'opinion du Professeur et dit : « Je crois que nous l'aurons, et vous allez voir qu'il deviendra bientôt aussi admirateur que nous. »

— Je veux bien m'efforcer, repris-je, mais connaissant mon esprit, je doute qu'il s'adapte jamais à comprendre de telles choses... Pour le moment, ce que j'arrive à comprendre, c'est l'état pathologique des « artistes » qui fabriquent de pareilles

œuvres.

— Pathologiques, pathologiques... Vous allez fort, Monsieur, reprit le Professeur, s'il y a quelque part une pathologie et un état d'esprit déséquilibré, vous les trouverez chez vos passéistes, chez vos pompiers, chez tous vos serviles copistes de la nature, incapables de saisir le véritable sens de l'Art.

— Je comprendrais, à la rigueur, repris-je, l'Art moderne dans le bâtiment, dans le mobilier, dans les objets, dans les décors. J'admirerais même certaines maisons futuristes avec leur grande simplicité de lignes, leurs larges baies, leurs grandes pièces aérées et bien éclairées, le confort de leur installation moderne ou encore certains meubles, tels que fauteuils, tables de bureau, armoires, commodes, etc.. faits en joli bois bien poli, avec des tiroirs convenablement disposés et présentant un aspect harmonieux et original qui peut agréablement nous changer des lignes trop répandues des styles Louis XV et Louis XVI. L'œil s'habitue parfaitement à cette esthétique nouvelle, pourvu que le confort et l'utilité y trouvent leur satisfaction.

« Mais, en peinture et en sculpture, où il s'agit d'exprimer le caractère d'un individu, la beauté d'une femme, l'atmosphère d'un paysage, l'ambiance d'une scène, il faut des artistes de grand talent sachant bien dessiner et initiés à leur métier pendant de longues années et non pas certains douaniers ignorants qui s'intitulent artistes, alors qu'ils n'ont la moindre connaissance, ni du dessin, ni de la perspective des lignes et des couleurs et qu'on sacre « génies » au bout de quelques semaines. Ce serait vraiment trop facile.

« Je comprends encore à la rigueur la musique moderne, le jazz, par exemple, qui évoque pour la jeunesse actuelle, sur des rythmes syncopés, la lumière resplendissante des dancings, leur atmosphère de flirt, le tourbillonnement des couples qui s'enivrent de rêve et de volupté... Quant à moi, sitôt que j'entends cette musique qui me déchire le tympan, je ne puis m'empêcher de me souvenir des œuvres admirables de la musique classique, des nocturnes de Chopin, des sonates de Beethoven, de la symphonie inachevée de Schubert, des rhapsodies de Liszt, des compositions d'un poignant mysticisme de César Franck et de celles d'un Wagner et d'un Debussy qui ne sont certes pas des pompiers ! Quelle émotion n'éprouve-t-on pas en entendant interpréter par des virtuoses ces œuvres qui vous saisissent et vous arrachent des larmes ?...

— Nous aussi nous aimons toutes ces œuvres admirables de la musique classique, mais le jazz qui vous est antipathique renferme également des harmonies géniales qui enrichissent l'Art musical de nouvelles trouvailles sonores. D'ailleurs, la question n'est pas là, mais puisque vous comprenez l'Art moderne dans le bâtiment, le mobilier et puisque vous admettez à la rigueur la musique d'aujourd'hui, nous ne désespérons pas de vous convaincre en ce qui concerne la peinture, car vous êtes déjà sur la voie. »

Voyant la presque unanimité contre moi et me rappelant un proverbe russe : « Lorsque trois personnes vous disent que vous êtes saoul, allez vous coucher », je me décidai à envoyer « coucher » mon ignorance et je me tus. Mais, comme vous

allez le voir, la Providence ne tarda pas à démontrer que ce n'était pas moi qui étais saoul.

Le dîner fini, nous passâmes au salon pour prendre le café. Nous commençons à peine à déguster le contenu de nos tasses quand le maître de maison, qui venait de s'éclipser une minute, réapparut portant un vaste carton à dessin dont il tira une esquisse grossièrement ébauchée à coups de fusain maladroits et inexpérimentés. On apercevait, au milieu, une table boiteuse, en équilibre douteux sur ses pieds nettement inégaux ; à droite et à gauche, deux chaises grossières semblaient prêtes à tomber; sur la table, quelques objets mal définis ne tenaient debout que par miracle; au fond, à travers l'ouverture d'une vague fenêtre, une lune de fantaisie narquoise paraissait promener ses yeux étonnés sur le désordre de la pièce.

— Oh, quel chef-d'œuvre ! s'écrièrent simultanément plusieurs convives.

— Regardez, Monsieur, déclara le « Cher Maître », la voilà la merveille que vous ne comprenez pas encore... Ne sentez-vous pas une émotion intense qui vous étreint en contemplant ce chef-d'œuvre... Voyez le lyrisme admirable qui se dégage du désordre de tous ces meubles, du mouvement de ces lignes brisées... Ne sentez-vous pas la discussion passionnée qui a eu cet intérieur comme théâtre ?... Et cette lune, dont la sérénité contraste avec l'agitation de tout le reste de cette composition magistrale... cette lune sentimentale et pure qui domine toute cette œuvre admirable... N'y voyez-vous pas un symbole évident de l'amour qui a été la cause intime de ce drame ?... Ne voyez-vous pas la psychologie admirable de cet artiste ?

« Un chef-d'œuvre, Monsieur, un chef-d'œuvre !... Autre chose que les photographies de vos Michel-Ange, de vos Corrège, de vos Titien...

— Un chef-d'œuvre, reprirent ensemble plusieurs invités.

— Je vous avoue, cher Maître, déclarai-je, qu'en ce qui me concerne je ne comprends pas très bien en quoi réside la valeur de ce crayonnage, car je n'y vois ni dessin, ni composition, ni perspective...

— Vous ne comprenez pas pour le moment, mais nous sommes convaincu que vous comprendrez un jour, car vous êtes déjà sur la voie, reprit avec conviction le « Cher Maître ».

— Je ne crois pas, lui répliquai-je, que mon esprit se prête jamais à admirer des dessins d'une telle naïveté.

Le célèbre critique, se tournant tout d'un coup vers le maître de maison, lui demanda :

— Quel est donc le génie qui a enfanté cette merveille ?

— C'est Dédé, mon fils, reprit le maître de maison.

— Ah, s'écria le « Cher Maître », je vous félicite d'avoir pour fils un artiste aussi

remarquable... Vous avez là une fortune entre les mains...

— Peut-être, répondit le père avec modestie, mais avant qu'il se lance dans ce métier je voudrais qu'il apprît à lire et à écrire; depuis un an et demi qu'il va en classe où il est bon dernier, il n'y a pas moyen de lui apprendre que deux et deux font quatre.

— Mais c'est dans l'ordre des choses, cher ami, dis-je à l'heureux père d'un tel prodige. Ne savez-vous pas que, pour de pareils génies, deux et deux font cinq ? Et quel âge a-t-il donc, ce cher enfant ?

— Oh, confessa le père, il a à peine six ans...

On sentit une gêne peser sur toute l'assistance. Le « Cher Maître » devenu rouge baissait les yeux, le chirurgien n'était pas plus fier.

Quant au grand critique, il fuyait systématiquement mon regard. Je compris pourquoi. C'est qu'il avait peur, en rencontrant mes yeux, de voir dans mes prunelles, comme dans des miroirs, son habit transformé en camisole de force.

Une dame intelligente comprit cette tragédie et détourna la conversation d'un sujet aussi brûlant. Elle commença à vanter le plus grand succès théâtral de la saison : Le sexe faible.

Vous voyez où peut mener la déformation collective en Art, en Philosophie, en Littérature ou en Politique.

Elle fait voir la beauté là où il n'y a que laideur et horreur, le talent où il n'y a que maladresse, la science où il n'y a qu'ignorance, le bonheur de l'humanité là où il n'y a qu'inquisition et esclavage.

La formation et la déformation collectives sont souvent caractéristiques des différents pays dans les divers genres de l'activité humaine.

C'est ainsi que, depuis l'antiquité et le moyen âge, nos savants français ont conservé l'habitude de la rhétorique et de la scolastique, alors que nos concurrents de l'étranger sont plus pratiques et ont mieux le sens des réalisations modernes. Les plus belles découvertes scientifiques ne sont prétexte qu'à discours, discussions académiques et joutes oratoires.

Et quand de ces mémoires, discussions et communications, il sort une idée magnifique qui peut alléger nos souffrances et augmenter notre bien-être, les étrangers, dans le silence, s'en emparent, la réalisent et l'exploitent.

Alors certains journalistes, se rappelant à propos que ces inventions sortaient de nos cerveaux, s'écrient avec fierté : « Nous sommes un peuple magnifique. Nous ne voulons pas même nous salir les mains pour réaliser nos idées, car nous sommes les héros de l'honneur scientifique et du désintéressement intellectuel. »

Aussi est-ce sans grande surprise qu'à la mort d'Edison j'ai lu, dans certains journaux ultra-bourgeois, des articles de journalistes à l'esprit bolcheviste qui

s'exprimaient ainsi :

« Edison fut surtout un homme d'argent, préoccupé avant tout de monnayer les créations de son cerveau. Tandis que nos savants français sont l'image du désintéressement intellectuel et de l'honneur scientifique. »

Croyez-vous, Messieurs, que tous nos savants français soient si naïfs et si bêtes qu'ils tiennent essentiellement à un honneur scientifique que vous leur attribuez si gratuitement et qui les laisse sur le pavé, dans la nécessité de tendre la main pour obtenir un morceau de pain ?

Or quelques jours après avoir lu ces articles honteux dans la presse, j'ai reçu la visite d'un de nos grands savants venu me tenir ce langage :

« Vous qui avez une si belle indépendance et savez réaliser vos découvertes, pourriez-vous me conseiller, m'aider et me guider pour tirer parti de l'invention que je viens de faire ?

— L'avez-vous brevetée ? répondis-je aussitôt à cet éminent professeur, sans avoir voulu préalablement prendre connaissance de l'invention.

— Comment, moi, breveter mon invention ? Mais je serais aussitôt déshonoré et mis à la porte de mon laboratoire et de mon Université. »

— ??? ...

— Si j'étais sûr de trouver les capitaux nécessaires pour l'exploitation et la mise en valeur de ma découverte, je n'hésiterais pas à quitter le professorat et ce milieu de préjugés. Il m'est donc venu à l'idée de vous demander si vous ne voudriez pas prendre le brevet à votre nom, de manière que je n'apparaisse pas, et nous l'exploiterions en compte à demi.

— Vous n'y songez pas... Pour rien au monde je ne prendrais à mon nom le brevet d'une invention sortie du cerveau d'un autre; ce serait du coup forfaire à l'honneur scientifique...

— Je vous jure pourtant que c'est une invention qui pourrait rendre les plus grands services à l'industrie nationale et que je ne me soucie pas de présenter dans une note à l'Académie des Sciences pour que l'Etranger s'en empare et l'exploite.

— Et l'honneur scientifique ? Et le désintéressement intellectuel, lui dis-je en riant, qu'en faites-vous ?

— L'honneur scientifique, mais c'est bon lorsqu'on n'a pas le souci de nourrir sa femme et ses enfants. »

Interrogez tous les savants les plus éminents : avant « l'honneur scientifique » et le « désintéressement intellectuel », ils placent la politique de la croûte de pain et du beefsteak.

Voyez au contraire ce qui se passe à l'étranger où l'honneur scientifique

consiste précisément pour un savant à réaliser ses inventions et à faire le plus rapidement possible sa fortune et celle de son pays.

Examinez la carrière d'un Edison, d'un Marconi, d'un Behring et de centaines d'autres. Non seulement ils ont gagné des fortunes considérables, des centaines de millions pour eux et pour leur pays, mais ils font vivre des millions d'ouvriers, des centaines de mille d'employés et d'ingénieurs de toutes sortes, ils ont augmenté, dans des proportions formidables, le bien-être et le bonheur de l'humanité entière, dont ils ont considérablement enrichi le patrimoine. Voilà comment je comprends « l'honneur scientifique ».

Tandis que chez nous une déformation collective est entretenue par certains vieillards à l'esprit polarisé et malade.

Il est grand temps de chasser cette mentalité de nos Instituts et de nos Universités.

Combien d'Edison, de Marconi, avons-nous perdus à cause de cette lamentable déformation collective ? Combien de milliards la France a-t-elle perdus pour cette raison ?

Il faut absolument réagir et remplacer notre déformation antique de poésie, d'éloquence et de désintéressement scientifique par une formation moderne de réalisation qui est le facteur essentiel du bonheur du pays.

## CHAPITRE III

### LA CHANCE ET LA MALCHANCE EXPLIQUÉES PAR LA THÉORIE DE L'OSCILLATION CELLULAIRE ET PAR LES ONDES COSMIQUES

Nous avons vu que chaque être naît avec une vibration spéciale qui lui est propre et qui lui reste personnelle toute sa vie. Nous avons constaté comment la déformation collective arrive à amoindrir l'individu en endormant, en quelque sorte, cette oscillation primitive.

Je vais essayer, à la lumière de ces faits, d'expliquer la chance et la malchance.

Nous sommes tous d'accord sur l'extrême importance de la chance et de la malchance dans notre existence ; toutefois, bien peu de personnes se sont préoccupées de savoir quelle pouvait être l'origine de ces facteurs si importants de succès ou d'insuccès dans toutes nos entreprises. C'est ce point que je voudrais essayer de développer dans les lignes suivantes, conformément à mes théories de l'oscillation cellulaire et de l'influence des ondes cosmiques sur la genèse des êtres organisés.

Il n'est personne, vous le savez, qui ne souhaite d'avoir de la chance. Nous appelons la chance de toutes nos forces, de toute l'ardeur de notre subconscient, qu'il s'agisse d'affaires industrielles ou commerciales, d'examens ou de concours, de questions de sentiment, de mariage, d'opérations financières au Parquet ou à la Coullisse. Dans tout acte de quelque importance, dans toutes les manifestations de notre existence, au jeu surtout, nous avons besoin de la chance.

Pour savoir si cette chance allait leur réserver ses faveurs, nos ancêtres s'en allaient, parfois loin, consulter les oracles, les sibylles, les pythonisses et les prêtres de sanctuaires particulièrement renommés.

Dans des temps plus rapprochés, on fit appel aux somnambules dites « extralucides », aux chiromanciennes, aux tireuses de cartes, aux diseuses de bonne aventure, ainsi qu'aux astrologues.

Rien de bien sérieux dans tout cela, sauf peut-être dans l'astrologie où, par suite d'observations séculaires, les sages des temps anciens avaient pressenti, sans d'ailleurs pouvoir l'expliquer, le rôle extraordinaire joué sur notre destinée par « l'influence astrale » qui, comme nous le savons à présent, n'est autre chose que la radiation pénétrante des ondes cosmiques qui véhicule le rayonnement de ces astres, ainsi que nous l'avons si souvent expliqué à nos lecteurs dans nos différents ouvrages.

Les astres, d'ailleurs, ne sont pas seuls à émettre des radiations. Tout objet, animé ou inanimé, est doué de cette propriété à un degré plus ou moins marqué. D'ailleurs, d'après une loi bien connue en physique, les substances qui ont été soumises à un rayonnement quelconque émettent, à leur tour, de nouvelles radiations — radiations secondaires ou reradiations — dont la longueur d'onde a été transformée.

L'exemple que nous pouvons voir souvent est celui de la fluorescence : certains corps soumis à l'action d'une source lumineuse et introduits ensuite dans une chambre obscure deviennent lumineux à leur tour, émettant d'autres radiations que notre œil peut percevoir.

Cette émission de radiations secondaires ou reradiations a été facilement découverte dans le cas de la fluorescence, car ces radiations sont détectées par nos yeux; mais il est bien d'autres circonstances où des radiations secondaires se produisent sans frapper nos sens, ce qui ne les empêche pas d'exister.

Tel est le cas des radiations biologiques dont personne ne nie plus l'existence depuis les travaux si remarquables d'Albert Nodon, de Gurwitsch et Franck, de Reiter et Gabor sur le rayonnement mitogénétique, depuis les expériences si nettes du professeur Cazzamalli, de E. K. Müller, du professeur Castaldi, du Dr Maxia et surtout depuis les photographies du professeur Cremonese.

Or, pour en revenir au sujet qui nous occupe, on a constaté, paraît-il, que des objets inertes ayant appartenu à certaines personnes pouvaient, entre les mains de médiums particulièrement sensibles, servir à donner de précieuses indications sur la nature, le caractère, les habitudes des personnes qui les avaient portés,

même si ces personnes avaient disparu depuis fort longtemps. C'est ainsi que des bijoux provenant des tombeaux des pharaons, c'est-à-dire datant d'une quarantaine de siècles, ont permis, raconte-t-on, à certaines voyantes de décrire, avec une extraordinaire précision, des cérémonies religieuses de l'Égypte ancienne et notamment les pompeuses funérailles de ces pharaons qui avaient porté ces bijoux, alors que la foule les conduisait, au milieu des lamentations des pleureuses et du son strident des instruments anciens, jusqu'à ces demeures souterraines où ils devaient dormir d'un sommeil éternel. Je renvoie le lecteur, pour ces questions, à mon livre L'Universion où j'ai abordé ce problème.

De toutes façons, la radiation provenant d'un objet matériel, si infime soit-elle, suffit à influencer biologiquement nos cellules et à en modifier les oscillations. De là, le pouvoir de ces objets considérés comme talismans.

Mais il ne faut pas croire qu'un objet quelconque, acheté par exemple dans une boutique, puisse servir de talisman. Seuls des objets ayant été portés par des personnes vivantes dont ils ont capté les radiations peuvent jouer efficacement ce rôle. On connaît l'histoire d'un célèbre diamant qui portait malheur à tous ceux qui le possédaient. Depuis 1901, on cite parmi ceux à qui il a appartenu : le prince Kanitowsky, lequel fut assassiné par les nihilistes; un diamantaire grec qui périt dans un accident avec sa femme et ses enfants; le sultan de Turquie Abdul Hamid qui fut déposé par les Jeunes-Turcs; et enfin un Persan qui trouva la mort dans le torpillage d'un navire français. C'était évidemment un diamant dont le premier propriétaire avait été malheureux; ce diamant, par ses reradiations, pouvait provoquer des catastrophes.

Ces objets peuvent encore agir d'une autre façon, c'est-à-dire par leur capacité électrique qui modifie, elle aussi, la période des oscillations cellulaires et, par conséquent, nos aptitudes, nos dispositions à réussir plus ou moins dans un travail déterminé. Ces objets ont donc une réaction plus ou moins marquée sur notre chance et notre malchance; vous voyez donc que nous expliquons rationnellement, grâce à nos théories, des faits qui avaient été constatés d'une façon empirique au cours des siècles.

J'ai expliqué que chaque être naissait sous un signe déterminé et que sa constitution était conditionnée par la valeur du rayonnement cosmique au moment de sa conception. D'autre part, en raison de l'oscillation des cellules qui le constituent, chacun de nous possède une vibration particulière qui caractérise sa personnalité, sa mentalité, etc..

Eh bien, pour que l'être puisse réussir, il faut que ses vibrations caractéristiques se mettent en harmonie, en résonance avec celles du milieu où il se trouvera placé, il est indispensable que ces vibrations naturelles de ses cellules correspondent bien à celles qu'exige tel ou tel travail... Vous comprenez tout de suite que le cerveau ne vibre pas de la même façon chez un ingénieur qui calcule froidement, posément, une locomotive ou un pont suspendu ou chez un avocat qui plaide avec feu et passion la défense d'un assassin présumé ou d'un banquier escroc, ou encore chez un acteur qui domine, qui subjugué toute une salle par la

chaleur et par l'entrain de sa diction et de ses gestes.

La nature, l'influence des ondes cosmiques ont prédéterminé les cellules des uns à vibrer d'une façon calme, régulière et les cellules des autres à vibrer d'une façon brusque, irrégulière, saccadée... Les premiers auront naturellement des aptitudes pour des métiers ou des professions tranquilles et de tout repos, les autres pour des métiers ou des professions plus mouvementés.

Ainsi s'explique, grâce aux ondes cosmiques et à l'oscillation cellulaire, le problème si complexe des aptitudes professionnelles et des dispositions innées pour telle ou telle carrière, en un mot, le problème de la vocation.

Comme nous l'avons dit plus haut, rares sont les gens dont la déformation collective n'a pas amoindri l'individualité propre. Comme nous sommes déformés par notre éducation, notre instruction, etc.. qui ont modifié, en quelque sorte, notre vibration individuelle primitive, nous nous trouvons la plupart du temps, en état d'infériorité vis-à-vis de concurrents qui n'ayant pas eu à subir, au même degré, cette contrainte de l'éducation et de l'instruction, ont conservé, dans toute leur intégralité et dans toute leur force, leur vibration cellulaire primitive.

N'avons-nous pas vu des gens sans instruction, qui ont quitté leurs familles jeunes, acquérir eux-mêmes les connaissances professionnelles qui les ont conduits aux plus hautes situations. C'est ainsi que bon nombre d'hommes illustres se sont formés à peu près seuls, tels Franklin, Watt, Pasteur, Rockefeller, Carnegie, Edison, Ford et tant d'autres. En effet, l'amour et la sollicitude exagérés des parents sont généralement néfastes aux jeunes gens qu'ils empêchent de suivre la voie où les entraînent leurs aptitudes et leurs goûts naturels.

C'est, en effet, à la déformation collective qu'il faut, le plus souvent, attribuer la médiocrité des individus dans les carrières les plus diverses. Nous voyons, au barreau, beaucoup d'avocats qui végètent pour un seul avocat célèbre qui sort de la foule, gagne une fortune et remporte d'énormes succès ; dans la banque, quantité de financiers qui ne réussissent pas à s'enrichir — même au détriment de l'épargne — et une faible minorité qui, tout en travaillant honnêtement, réalise de grosses fortunes ; dans la politique, d'innombrables députés et sénateurs obscurs dont l'histoire ne conservera pas les noms et un nombre infime d'hommes illustres qui se sont appelés Richelieu, Louis XIV, Napoléon, Waldeck-Rousseau, Clemenceau, Poincaré...

Pourquoi, dans ces diverses branches de l'activité humaine, voyons-nous si peu d'individus favorisés par la chance ? Rien de plus facile à expliquer par la théorie de l'oscillation cellulaire et de la déformation collective. Pour réussir dans une carrière déterminée, il faut une prédisposition. Il faut que l'astre qui a présidé à la conception d'un être, selon une certaine gamme de radiations, prédispose ses cellules à vibrer selon une certaine loi.

Il y a des gens que leur vibration cellulaire primitive prédispose d'une façon particulière aux Beaux-Arts : ils naissent artistes ; d'autres naissent financiers, d'autres, hommes politiques, orateurs remarquables.

Et lorsqu'un individu a réussi dans une carrière déterminée, dans une carrière théâtrale, par exemple, on dit de lui « qu'il était né acteur ». Si un autre parvient à une grosse fortune dans les affaires, on dit « qu'il était né commerçant ». Il serait plus juste de dire qu'un tel « a été conçu acteur » et qu'un autre « a été conçu commerçant ».

Il existe d'ailleurs certaines professions pour lesquelles le don initial, la prédisposition native l'emportent de beaucoup surtout ce que l'éducation et l'instruction tentent vainement d'y ajouter. C'est notamment le cas des poètes.

Ne voyons-nous pas constamment des gens ayant reçu une éducation très complète et sortis les premiers des grandes Ecoles rester des « ratés » dans la vie, tandis que d'autres qui se sont instruits eux-mêmes, tant bien que mal, arrivent à des situations de premier plan. Des majors d'Ecole Normale, primés à tous les concours, ayant donné les plus grands espoirs à leurs parents, à leurs maîtres et à leurs camarades, qui végètent dans le journalisme ou le professorat, si mal rémunérés qu'ils frôlent quelquefois la misère. D'autre part, ne voyons-nous pas de grands commerçants, de grands industriels, de grands financiers, ayant tout juste reçu une instruction primaire, arriver au summum des situations et des honneurs ?

Pourquoi? Parce que les premiers, étant nés sous un signe de vibrations déterminées, lorsqu'on a essayé de les mouler d'après des programmes qui ne s'adaptaient pas à leurs aptitudes, ni à leurs vibrations propres pour telle ou telle carrière, se sont trouvés dans l'impossibilité de prospérer, n'étant pas dans la voie correspondante leur gamme de vibrations.

Nous allons même voir que ceux qui sont nés avec certaines aptitudes et qui continuent dans la voie correspondant à ces aptitudes peuvent néanmoins être malheureux, car ils ont été conçus sous un astre dont le rayonnement les maintient dans la malchance.

Je me rappelle une histoire qui confirme ce que je viens de dire :

Deux fermiers voisins, Martin et Cotin, qui avaient tous deux l'intention de faire de leurs enfants des savants, avaient placé leurs fils dans un lycée d'une ville du Centre pour leur faire préparer leur baccalauréat. Le fermier Martin avait constaté avec un immense orgueil chez son héritier des aptitudes extraordinaires pour les études, notamment pour les mathématiques. Il avait donc fait tous les sacrifices et avait même vendu une partie de ses terres pour subvenir aux dépenses occasionnées par la préparation des examens.

Dans toute la région, on ne parlait que de ce jeune prodige que ses parents voyaient déjà Président de la République.

Cotin, fermier également aisé, par jalousie pour Martin, poussait également son fils vers le baccalauréat, mais sans aucune chance de succès, car ce jeune cancre décrochait toujours la dernière place et redoublait la plupart de ses classes. Aussi, fut-il plusieurs fois de suite refusé à son baccalauréat, tandis que Martin passait brillamment cet examen et, deux années après, entrait dans les

premiers à l'Ecole Polytechnique.

Pour permettre à leur fils de continuer ses études, ses parents vendirent le reste de leurs terres et vinrent s'installer à Paris avec l'argent ainsi réalisé. Les parents Cotin, au contraire, voyant leur fils constamment refusé, le chassèrent de chez eux, ne voulant plus dépenser un centime pour son instruction.

Vingt-cinq ans après, on pouvait lire dans les journaux l'annonce suivante :

Cotin, industriel, n° X..., avenue des Champs-Élysées, demande professeur mathématiques spéciales pour son fils.

Martin, qui était devenu titulaire de la chaire de calcul tangentiel et vectoriel à la Sorbonne, tomba sur cette annonce, tandis qu'il lisait son journal sur la plateforme de l'autobus qui le conduisait à la Faculté.

Son cours terminé, il se rendit à l'adresse indiquée. Après l'avoir fait attendre près de deux heures, un solennel domestique en livrée l'introduisit dans un somptueux cabinet de travail dont le luxe l'éblouit et où il osait à peine s'avancer avec ses gros souliers pleins de boue. Cotin était assis à contre-jour devant un magnifique bureau Louis XV en bois de rosé d'une inestimable valeur. Martin ne le reconnut pas.

« Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, déclara l'industriel au professeur. J'ai un fils qui vient de passer son baccalauréat avec mention. Je voudrais le pousser à Polytechnique ou à Normale et faire de lui un savant.

— Parfaitement, répondit Martin, je suis professeur en Sorbonne et je me fais fort de faire entrer votre fils à Polytechnique où je connais intimement tous les examinateurs. Aussi je ne pense pas trop vous demander en vous prenant cent francs par leçon.

— Entendu, conclut l'industriel. Votre nom ? »

Le professeur lui tendit une carte où l'on pouvait lire :

Paul MARTIN

Docteur es sciences, Professeur en Sorbonne.

« Martin, s'écria l'industriel, mais ce nom me dit quelque chose... J'avais jadis un camarade ainsi nommé qui avait fait des études très brillantes. »

Le professeur, à ces mots, avait reconnu, lui aussi, son ancien compagnon d'études aux intonations de sa voix :

« Comment, c'est vous ?... C'est toi, Cotin, répondit-il à l'industriel, comment as-tu donc fait pour arriver à une telle situation ? »

Émus de se retrouver après tant d'années, les deux anciens camarades se racontèrent mutuellement les péripéties de leur existence. Martin, sorti dans les premiers de l'Ecole Polytechnique, était passé de là à l'Ecole Normale, puis avait

enseigné en qualité d'agrégé au lycée de Perpignan, puis à la Faculté de Montpellier et, enfin, à la Sorbonne. Il était actuellement père de huit enfants : sa fille aînée s'était engagée comme vendeuse aux Galeries Lafayette, son premier fils était entré au Crédit Lyonnais. Avec ses charges de famille et son traitement de professeur, il arrivait péniblement à joindre les deux bouts...

« Je végète dans la misère, déclara-t-il à Cotin, et cet état de choses est d'autant plus révoltant que j'aurais pu devenir encore plus riche que toi.

« Ayant pas mal étudié la chimie, j'étais arrivé à mettre au point une glace très transparente et incassable qui aurait rendu d'immenses services dans l'industrie automobile :

« Lorsque je voulus couvrir cette découverte par des brevets, ce fut autour de moi un « tollé » général. Un professeur, un intellectuel n'avait pas le droit de s'occuper d'affaires industrielles.

« Mais, quelques années plus tard, quelle ne fut pas ma surprise en voyant de magnifiques automobiles équipées avec ces glaces de cellulose que j'avais inventées ? Les Américains avaient exploité ma découverte et ils en tiraient des millions, tandis que moi-même, prisonnier des préjugés d'une caste intellectuelle, je continuée mourir de faim.

« Et toi qui n'as pu passer ton bachot, qu'as-tu donc fait pour arriver à une telle situation ? Car je vois que tu vis comme un roi, au milieu de ce luxe qui t'entourne. »

A son tour, Cotin entreprit le récit de ses aventures. Chassé de la maison paternelle, il était entré comme petit ouvrier dans une parfumerie devenu rapidement contremaître, et ayant du goût pour ce genre de travail il avait apporté aux installations de l'usine de nombreux perfectionnements, qui avaient attiré sur lui l'attention de son patron. Celui-ci, un peu plus tard, lui avait accordé la main de sa fille.

Et il était ainsi devenu patron à son tour. Il avait créé des filiales en Amérique, ce qui lui avait permis d'échapper en grande partie à la voracité du fisc, car, ajouta-t-il, en manière de conclusion : « L'Etatisme prend tout aux uns et ne laisse à peu près rien aux autres. »

« Eh bien, tu vois, mon vieux, reprit mélancoliquement le professeur en Sorbonne, tout le monde m'admirait et l'on te traitait avec mépris dans notre pays. Tout le monde croyait à ma chance et à ta malchance... Comme la roue de la Fortune a tourné... C'est maintenant exactement le contraire...

— Ecoute, reprit l'industriel après réflexion, étant donné ce que je vois, je ne veux plus faire un savant de mon fils... Je me souviens que tu étais très fort, non seulement en mathématiques, mais encore en chimie, cela me fait de la peine de te voir dans la misère : je t'attache comme Ingénieur-Conseil à mes usines ; tu vas gagner dix fois ce que l'Etat te paye et tu pourras vivre honorablement.

— J'accepte avec plaisir, reprit le professeur, non sans émotion... J'accepte, car je suis dégoûté de l'ingratitude de l'Etat... Mais je vois que tu es déjà commandeur de la Légion d'Honneur, alors que moi, fonctionnaire depuis vingt-cinq ans, je traîne dans la misère et ne suis que simple chevalier. »

Et Cotin s'étendit alors avec complaisance sur les innombrables démarches ainsi que sur les substantielles offrandes qu'il avait dû faire à certains chefs de cabinet et à certains groupements politiques pour arriver à ce grade élevé.

« Je comprends, reprit le professeur, pourquoi je ne suis encore que simple chevalier... Je ne disposais ni du temps ni de l'argent nécessaires pour m'élever plus haut dans cet ordre... Aussi, je quitte volontiers le professorat. »

Vous voyez ce que sont la chance et la malchance : l'un de ces deux camarades étant né avec du flair était destiné à la parfumerie, c'était sa chance ; l'autre était né mathématicien, c'était sa malchance.

## CHAPITRE IV

### LE FLUIDE HUMAIN ET ANIMAL PAR L'OSCILLATION CELLULAIRE

Nous venons, dans le chapitre précédent, d'examiner la question de la chance et de la malchance et d'en donner une explication, conformément à la théorie de l'oscillation cellulaire.

Nous nous proposons d'aborder maintenant le problème non moins important du fluide humain et animal, ainsi que de la sympathie et de l'antipathie chez l'homme et chez les animaux et de montrer comment les attractions et les répulsions que nous éprouvons instinctivement pour certaines personnes s'expliquent le plus aisément du monde à la lumière de cette théorie.

Ces considérations vont nous amener à parler des moyens scientifiques dont nous disposons pour mesurer l'intensité de ce fluide, ainsi que des phénomènes d'induction mutuelle entre les êtres vivants, phénomènes qui expliquent notamment les résultats extraordinaires obtenus par ces « guérisseurs » qui réussissent parfois si bien, là où les princes de la médecine doivent s'avouer impuissants.

Les phénomènes d'induction humaine étaient déjà connus dans l'antiquité. Dans mon livre *La Science et le Bonheur* j'ai raconté l'histoire du roi David, malade et affaibli, à qui les médecins d'alors conseillèrent, pour rétablir sa santé, de se mettre en contact avec de jeunes êtres débordant de force et de vie. C'est ce qui fut fait et le roi recouvra sa vigueur primitive. Vous voyez qu'il existait, à cette époque lointaine, des médecins dont les connaissances étaient, à certains égards, plus étendues que celles de la Science d'aujourd'hui.

N'avons-nous pas remarqué, de nos jours, des vieillards de soixante-dix à soixante-quinze ans, que Lavedan a désignés sous le nom de « vieux marcheurs », appartenant à un certain milieu, qui ont généralement de jeunes protégées, danseuses ou artistes ? Vous avez pu observer ces vieillards, d'habitude noctambules. On les rencontre, presque tous les soirs, dans certains cabarets de nuit, menant ce qu'on est convenu d'appeler « une vie de bâtons de chaise », absorbant des boissons de toutes sortes : Champagne, alcools, cocktails et autres breuvages... Eh bien, malgré tous ces excès, ces vieillards étonnent leur entourage par leur santé et leur vigueur. J'en ai connu notamment un qui se portait à merveille, tandis que sa petite amie, depuis qu'elle le connaissait, allait sans cesse chez les médecins pour faiblesses et misères de toutes sortes.

Que se passait-il ? La petite amie avait rajeuni par induction les cellules du vieillard, tandis que, réciproquement, ce dernier avait fait vieillir les cellules de cette jeune personne.

Qui de vous, d'autre part, n'a pas entendu parler de procès retentissants intentés aux guérisseurs doués du pouvoir de débarrasser certains malades d'affections considérées comme incurables ?

Eh bien, ces guérisseurs sont l'objet de blâmes, de poursuites et de tracasseries de toutes sortes, alors qu'ils sont, en réalité, des instruments scientifiques merveilleux, car ils contiennent de véritables oscillateurs à longueurs d'ondes multiples, comme celui que j'ai réalisé et qui est utilisé actuellement dans les hôpitaux pour le traitement du cancer et qui donne des résultats extrêmement encourageants. Sur ce point il faut se rendre à la matérialité des faits.

Un éminent professeur de la Faculté de Médecine de Paris, M. A..., m'a raconté qu'il a vu lui-même un malade paralysé pendant de longues années. En un mois, la maladie de ce sujet s'était aggravée si rapidement, que l'on s'attendait, d'un moment à l'autre, à une issue fatale. Un membre de sa famille se rappelait l'adresse d'un guérisseur. En désespoir de cause, car tout avait été tenté et tout avait échoué, on l'appela au chevet du malade. Le professeur m'a affirmé qu'il avait assisté aux opérations de ce guérisseur qui consistaient en des passes magnétiques faites avec les mains sur tout le corps.

Au bout de huit jours, ce malade était complètement guéri. « Je me sentis bouleversé, déclara l'illustre praticien, en apprenant ces résultats qu'il était impossible d'attribuer à l'autosuggestion, car, à chaque traitement essayé auparavant, on déclarait au malade que ce traitement lui ferait le plus grand bien et le malade ne demandait qu'à se laisser convaincre. »

Etant déjà au courant de mes travaux, le professeur A... concluait : « Cela ne peut s'expliquer que par vos théories de l'oscillation cellulaire. »

Dans tous les procès contre les guérisseurs, des témoins viennent spontanément déclarer devant les tribunaux, qu'après avoir recouru en vain à tous les remèdes de la médecine classique, ils ont été entièrement rétablis par ces magnétiseurs.

Si l'on, considère ces faits objectivement et sans préjugés, à la lumière des données modernes de la Science et de mes théories de l'Oscillation cellulaire, ils s'éclaircissent et s'expliquent aisément.

Il est vrai qu'il existe aussi beaucoup de charlatans qui se prétendent guérisseurs, mais qui ne possèdent aucun pouvoir magnétique et qui se livrent à de véritables escroqueries, exploitant la crédulité des pauvres malheureux.

Je suis convaincu que si dans les Facultés de Médecine on créait des chaires spéciales pour l'étude de ces questions au point de vue scientifique on arriverait à des résultats remarquables.

Pourquoi ne constituerait-on pas, avec certains guérisseurs, des groupements analogues à ceux des donneurs de sang, avec leurs adresses et l'indication de leurs capacités de rayonnement ? Nous savons qu'officiellement, sous le patronage de hautes personnalités politiques et scientifiques, on est arrivé à créer une organisation de donneurs de sang que l'on peut appeler immédiatement en cas d'urgence. Le haut intérêt de cette question fluidique ne peut échapper aux médecins eux-mêmes.

Nous disposons, du reste, actuellement, de tous les moyens pour mesurer le pouvoir fluidique de chaque individu. Il existe des appareils, notamment celui de E. K. Müller, de Zurich, qui consiste essentiellement en un condensateur intercalé dans un circuit comprenant une pile et un galvanomètre. Normalement, le courant de la pile ne peut traverser le condensateur qui est isolant, mais, si l'on approche la main de ce condensateur, le fluide humain qui s'en échappe rend le diélectrique conducteur et l'on observe une déviation du galvanomètre qui, naturellement, doit être très sensible. Ces déviations sont proportionnelles au pouvoir fluidique de chaque individu. M. Müller a ainsi réussi à mesurer exactement la capacité de rayonnement de nombreux magnétiseurs.

En effet, les cellules qui composent le corps de ces guérisseurs oscillent normalement avec une intensité très forte et sont capables d'équilibrer par "induction les cellules malades de notre organisme.

Vous connaissez tous le métier de masseur. Ceux-là au moins peuvent exercer librement leur métier sans être poursuivis devant les tribunaux et font même partie du corps auxiliaire de la médecine.

Parmi ces masseurs, il y en a qui font des merveilles, tandis que d'autres n'ont, pour ainsi dire, aucune action...

J'ai pu éprouver moi-même l'efficacité d'un de ces masseurs.

Lorsqu'en juillet 1925, j'ai été gravement électrocuté, en touchant mon appareil radio-cellulo-oscillateur avec lequel je traitais les cancéreux de l'hôpital de la Salpêtrière, je suis resté paralysé avec des muscles déchirés et des douleurs insupportables. Après trois jours d'hôpital, on m'a ramené chez moi et, pendant plusieurs mois, mon état est resté stationnaire et assez grave ; mon corps était couvert d'ecchymoses. Pour réveiller mes muscles paralysés et déchirés, un de

mes amis, médecin de la Salpêtrière, m'a conseillé des massages.

Je me suis donc adressé à un masseur très connu à Paris, des plus vigoureux, presque un athlète, que l'on s'arrachait à prix d'or.

Quelle ne fut pas mon immense satisfaction en me voyant, au bout d'une huitaine de jours, complètement rétabli.

Je m'expliquai alors la vogue extraordinaire de ce masseur qui arrivait, en si peu de temps, à de tels résultats, alors que beaucoup de ses collègues qui pratiquaient une technique analogue, même après de longs mois, n'arrivaient pas à améliorer sensiblement l'état de leurs malades.

Après réflexion, je pensais que ce n'était pas le massage qui agissait, mais le pouvoir fluidique remarquable que possédait ce masseur.

Il ne faut pas croire que tous les hommes en bonne santé sont capables de rétablir l'équilibre oscillatoire de leurs voisins.

Ne voyons-nous pas des gens qui, dans leur vie, à un âge avancé, ont déjà contracté cinq ou six mariages ou des veuves qui ont déjà enterré cinq ou six maris ?

Jamais l'on ne s'est demandé pourquoi. Eh bien, il faut croire que lorsque deux êtres qui vivent ensemble n'oscillent pas en résonance, ce déséquilibre oscillatoire provoque le déséquilibre oscillatoire des cellules et même la mort de l'un des conjoints, celui qui ne supporte pas les vibrations de l'autre.

Mais ces cas sont plutôt des exceptions. D'une façon générale, les gens mariés vivent plus longtemps que les célibataires, car, si l'oscillation cellulaire de l'un des conjoints vient à faiblir à un moment donné, l'autre conjoint arrive, d'habitude, à renforcer cette oscillation affaiblie. Le fluide de l'un d'entre eux suffit généralement à amener, par induction, chez l'autre, un renforcement oscillatoire qui lui rend des forces nouvelles et peut même parfois le guérir de certains états morbides.

J'ai expliqué très succinctement, au cours de cet ouvrage, que chaque cellule qui compose notre organisme est un appareil oscillatoire capable d'émettre et de recevoir des vibrations.

Je vais vous signaler maintenant un fait que tout le monde peut constater.

Chacun de vous n'a-t-il pas remarqué qu'il existe des personnes avec lesquelles il est possible de causer pendant des heures et qui vous procurent un plaisir d'autant plus grand que vos entretiens avec elles se prolongent davantage ? Vous en éprouvez une sensation de satisfaction et de bien-être. Ce charme qui s'empare de vous ne provient pas seulement de l'attrait de la conversation de ces personnes, mais encore du fluide qui se dégage d'elles. Ceux qui ignorent l'action physique que provoque ce rayonnement appellent ce phénomène sympathie.

Il en existe, par contre, d'autres qui, après quelques minutes de conversation,

vous donnent une impression de fatigue. C'est l'antipathie.

Je citerai le cas d'un ami très éminent, sûr que tous ceux qui ont eu des relations avec cette personnalité me comprendront parfaitement.

On se souvient des sentiments d'amitié universelle et d'enthousiasme que faisait naître partout autour de lui le regretté général Ferrié. J'ai eu l'honneur d'entretenir des relations amicales avec cet homme éminent. Combien d'heures n'ai-je pas passées en sa compagnie, lorsqu'il venait jusqu'à mon laboratoire ou lorsqu'il acceptait de venir passer quelques jours chez moi à la mer. On pouvait rester des journées entières avec lui sans éprouver la moindre fatigue, tandis que d'autres hommes aussi éminents, que je ne nommerai pas, cette fois, produisent sur tout leur entourage un effet diamétralement opposé.

Interrogez vos relations et vos amis, à quelque classe de la société que vous apparteniez, vous ne manquerez de rencontrer des gens dont la compagnie vous est agréable parce qu'ils dégagent un fluide bienfaisant qui vibre en résonance avec votre propre rayonnement, tandis que les antipathiques interfèrent avec votre rayonnement et le troublent.

D'ailleurs, j'ai longuement développé ces considérations dans mon livre *La Science et le Bonheur*.

Je me rappelle des souvenirs personnels. J'ai un chien scotch-terrier qui m'est très attaché, car, tous les matins, je l'emmène avec moi au cours de mes tournées dans les hôpitaux. Il est tellement habitué à sortir avec moi chaque matin et connaît si bien l'heure à laquelle je me lève, qu'à sept heures précises, il se trouve devant ma porte et se met à gratter, comme pour me dire qu'il est temps de sortir du lit. Naturellement à ce moment-là je me lève, je le laisse entrer dans ma chambre et il assiste à toutes mes ablutions, ne me quittant pas d'un pied pour que je ne l'oublie pas à ma sortie. Il y a quelque temps, j'étais atteint d'un lumbago assez douloureux qui s'aggravait sans cesse. Comme d'habitude, mon chien était venu gratter à ma porte ; je lui ouvris et il entra en me prodiguant ses démonstrations d'amitié journalières. Mais, au moment de me baisser pour le caresser, je ressentis de telles douleurs, par suite de mon lumbago, qu'il me fut impossible de lui faire la moindre caresse. Je pus toutefois me raser et faire ma toilette debout, mais lorsque je m'assis pour mettre mes chaussettes et mes chaussures je me trouvai dans l'impossibilité de me courber suffisamment. En face de moi mon chien me regardait avec pitié.

Je lus alors une sorte de tristesse dans ses yeux. Tout d'un coup l'idée m'est venue de l'appliquer sur la partie douloureuse de mes reins. Je lui fais signe et, immédiatement, il saute sur mon fauteuil et se place entre le dossier et la partie inférieure de mon dos, sans faire le moindre mouvement à l'exception de sa queue qui s'agitait rythmiquement comme le balancier d'une pendule. Je le gardai ainsi pendant un quart d'heure, puis je lui fis signe de descendre de mon fauteuil, et, à ma grande surprise, je pus me baisser et mettre mes chaussettes et mes chaussures sans difficulté. On m'apporta alors mon petit déjeuner et, naturellement, je rétribuai ses passes « magnétiques » d'un bon morceau de

sucré.

Le soir, je continuai ce traitement avec mon oscillateur à longueurs d'ondes multiples; le lendemain, je répétai l'expérience avec mon chien et, quelques heures après, j'étais complètement guéri.

Les uns diront que c'est mon oscillateur à ondes multiples qui a été la cause de cette guérison, les autres que c'est mon chien. Quant à moi, je crois que ce sont tous les deux, car tous deux forment des appareils à longueurs d'ondes multiples, l'un par ses divers circuits et ses nombreux harmoniques, l'autre par ses innombrables cellules qui oscillent chacune à une longueur d'onde différente.

Le fluide humain, comme le fluide électrique de mon oscillateur à ondes multiples, peut parfaitement s'accorder avec le fluide animal et provoquer, par résonance, chez les animaux comme chez les hommes, un renforcement de l'oscillation cellulaire. Inversement, les animaux peuvent, grâce à leur fluide, renforcer l'oscillation cellulaire de l'homme. C'est ce qui s'est produit quand je me suis servi de mon chien comme d'un oscillateur à ondes multiples pour me débarrasser d'un lumbago, ainsi que je viens de le raconter.

Les animaux, eux aussi, éprouvent des sentiments de sympathie et d'antipathie. Aussi, voyons-nous des chiens qui ne peuvent supporter certaines personnes dont le fluide se trouve en désaccord avec leur oscillation cellulaire, qui aboient dès qu'ils aperçoivent ces personnes et cherchent même à les mordre. Par contre, ces mêmes chiens manifestent à l'égard d'autres personnes des sentiments de vive sympathie, agitant la queue, se précipitant vers elles pour leur lécher les mains et leur faire mille démonstrations d'amitié. Cette fois, il y a accord entre le fluide animal et le fluide humain. Ce dernier fait vibrer en résonance les cellules du chien et c'est ce qui explique les manifestations de sympathie que l'on peut alors constater chez cet animal.

## CHAPITRE V

### LA BONTÉ ET LA MÉCHANCÉTÉ CHEZ L'HOMME ET CHEZ LES ANIMAUX

Nous avons vu, d'après ce qui précède, que chacun d'entre nous naît sous un signe particulier avec une vibration caractéristique déterminée qui lui est propre.

J'ai démontré, en outre, que toutes nos dispositions naturelles peuvent être fortement modifiées par l'éducation et l'instruction que nous recevons, modification qui n'est pas autre chose que cette déformation collective dont j'ai parlé à plusieurs reprises, qui parvient à transformer nos aptitudes et nos goûts d'une façon profonde.

Nous allons examiner maintenant quelle influence cette déformation collective

peut avoir sur notre moral, sur notre bonté, sur notre méchanceté, sur nos sentiments, en un mot sur tout ce qui constitue notre destinée.

Ainsi que j'ai eu l'occasion de l'expliquer, nous connaissons deux espèces de modifications collectives : la bonne qui est la formation et la mauvaise qui est la déformation.

La bonne est celle qui s'efforce de combattre nos instincts primitifs les plus grossiers, ces instincts qui font de nous de véritables bêtes fauves, prêtes à chaque instant à s'entre-déchirer, ces instincts qui ont fait dire au philosophe anglais Hobbes que l'homme était un loup pour ses semblables.

Ce sont ces instincts élémentaires que nous voyons se déchaîner et reprendre le dessus chaque fois qu'un cataclysme historique, renversant brutalement les digues élevées au cours des siècles par le travail patient de la civilisation contre la barbarie et la cruauté primitives, vient rendre à la masse inconsciente et aveugle des hommes une liberté dont elle n'use malheureusement que pour se livrer aux excès les plus effroyables.

Ce sont ces secousses violentes dont nos ancêtres ont vu les horreurs au moment de la Révolution Française, alors que des brutes sanguinaires, entre autres atrocités, arrachèrent sauvagement à ses travaux, au nom de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité, un éminent savant, Lavoisier, qui venait de faire une des plus grandes découvertes des temps modernes, celle de la composition de l'air atmosphérique, en s'écriant : « La République n'a pas besoin de savants... »

Ce sont ces atrocités sans nom qui se reproduisent actuellement en Russie, où, sous prétexte de conduire l'Humanité au Paradis soviétique— paradis à côté duquel ceux de Jésus-Christ, de Bouddha ou de Mahomet ne seraient qu'une image pâle et décolorée — une poignée d'énergumènes a réduit à l'esclavage le plus abject une nation de 160 millions d'habitants, brûlant, massacrant, torturant les femmes, les vieillards et les enfants qui faisaient mine de ne pas accepter le régime odieux qui leur était imposé par le knout, par le fer et par le feu.

On voit, que si la déformation collective présente certains inconvénients, que si elle parvient notamment à fausser le goût en matière d'art, de philosophie, de politique, comme nous l'avons vu précédemment, elle est, par contre, absolument indispensable pour arracher l'homme à ses instincts sauvages qui font, par moments, de lui le plus sanguinaire de tous les animaux.

Il apparaît donc comme évident que, sans ces manifestations de la formation collective, qui s'appellent éducation, religion, civilisation, justice, l'être humain resterait en dessous de la plupart des animaux.

En effet, lorsque l'on examine de près les mœurs d'un grand nombre d'espèces animales, on en vient à se demander si l'Homme ne dépasse pas, en cruauté, les animaux réputés les plus féroces.

Il y a peu d'années encore, des missionnaires racontaient avoir découvert certaines peuplades de sauvages qui mangeaient, de temps en temps, leurs

propres enfants. C'est là une monstruosité qui ne se rencontre pas chez les animaux, au moins chez les races supérieures. Les animaux se dévorent entre eux, mais généralement s'ils n'appartiennent pas à la même espèce. Les boas dévorent les gazelles, mais ils ne mangent pas de serpents. Les lions n'attaquent jamais d'autres lions et s'ils croquent des moutons, ou parfois même des hommes, c'est qu'ils sont poussés par la faim.

Les hommes, au contraire, n'ont pas toujours la même excuse. Il y aurait des livres entiers à écrire sur les atrocités commises par les représentants de l'espèce humaine envers leurs semblables sous les prétextes les plus absurdes, parfois même les plus futiles. Certaines déformations collectives d'origine superstitieuse ont été, notamment, au cours des siècles, la cause des crimes les plus effroyables que l'on puisse imaginer. Beaucoup de peuples, par sentiment superstitieux, ont pratiqué les sacrifices humains afin d'apaiser la divinité. Tout récemment, des explorateurs ont trouvé, dans les régions qui confinent à la Bolivie et au Brésil, des peuplades d'Indiens qui accomplissent des rites atroces consistant à attacher des hommes vivants à des arbres et à les faire mourir lentement en les transperçant de coups de couteaux et de pointes de toutes sortes, dans le but d'offrir un sacrifice agréable à leurs dieux. C'est d'ailleurs la même pensée qui animait Béhanzin, l'ancien roi du Dahomey, lorsqu'il faisait décapiter, chaque jour, un certain nombre de nègres pour orner de leurs têtes sanglantes les toitures qui abritaient ses fétiches. Il fallait, disait-on, pour apaiser ces divinités horribles et grimaçantes, que les toitures de ces sanctuaires fussent toujours garnies de têtes fraîchement coupées.

A côté de l'instinct superstitieux dont la déformation provoque les pires monstruosité, on doit citer l'instinct sexuel qui entraîne les hommes aux crimes dits « passionnels », dont beaucoup, poussés jusqu'au sadisme, provoquent chez les honnêtes gens qui en ont connaissance des sensations d'écœurement et de nausée (vampire de Dusseldorf, Landru, etc.).

Il ressort de ces quelques exemples, que l'on pourrait multiplier à l'infini, que l'homme dépasse souvent, en cruauté, et en abjection, les fauves réputés les plus sanguinaires.

Les animaux, bien que n'ayant pas été soumis à la formation collective de la civilisation, de l'éducation et de la religion, restent généralement bien en dessous de l'homme en matière de cruauté. Ils se mangent d'espèce à espèce, ainsi que nous l'avons dit plus haut, mais on ne les voit pas organiser des massacres systématiques et collectifs durant de longues années, comme ceux que les hommes semblent prendre plaisir à renouveler périodiquement et au cours desquels ils font périr des millions d'individus par des moyens dont l'horreur dépasse tout ce que l'on peut imaginer : gaz asphyxiants, jets de flammes, bombes jetées du haut du ciel, torpilles éclatant au fond des mers, cultures de microbes pathogènes distribuées par avion, etc.

En présence d'une telle cruauté, d'une telle bestialité, d'une telle abjection, le sage ne peut qu'éprouver un véritable sentiment de honte et de dégoût pour cette

espèce si lamentable et aux instincts si pervers. Aussi se détache-t-il bien vite de cette vie si triste et si misérable pour aspirer à la mort qui permettra à son âme libérée de prendre son essor à travers l'infini, pour y vivre enfin, loin de toutes nos turpitudes, la vie calme et sereine de la pensée immatérielle.

En outre, si les animaux sont généralement inférieurs à l'homme en méchanceté, ils lui sont la plupart du temps très supérieurs par leur instinct, cet instinct qui leur permet d'accomplir des actes, en apparence extraordinaires et dont l'homme serait totalement incapable. D'autre part, certains animaux supérieurs témoignent vis-à-vis d'autres animaux et même vis-à-vis de l'homme des sentiments qui tendraient à faire admettre chez eux l'existence d'une âme véritable douée de bonté et de méchanceté comme l'âme humaine.

J'ai eu bien des fois l'occasion d'observer ces sentiments sur des animaux, notamment sur des chiens qui ont vécu un certain temps auprès de moi. J'ai possédé jadis un chien « chow » de pure race qui avait un « pedigree » tout à fait remarquable. Il n'était âgé que de trois semaines lorsqu'il entra à la maison où il fut élevé avec la plus grande bonté. Ce petit animal nous témoigna bientôt le plus vif attachement. Si ma femme et ma fille s'absentaient pendant un mois seulement, il devenait triste, mélancolique, ne mangeait plus, se laissait dépérir... On l'aurait dit atteint d'une maladie sentimentale.

J'ai eu également une chienne policière nommée « Drouga » que j'avais achetée et amenée chez moi à l'âge de huit mois. Cette bête m'était si attachée que lorsque je m'absentais elle donnait des signes de vive inquiétude et paraissait nerveuse, craintive et troublée. Un soir, je la laissai à ma villa qui était entourée d'une grille en bois très haute et je partis en voiture à sept heures pour aller dîner chez des amis, dans une autre villa située à 3 kilomètres de là. Trois heures environ après mon départ, cette chienne sautait par-dessus la grille et, après avoir parcouru une route absolument inconnue pour elle, venait me retrouver chez mes amis. « Fait banal, dira-ton, cette chienne aura suivi grâce à son odorat vos traces qui ont laissé sur la route une certaine odeur. » A cela, je répondrai que ces traces étaient inexistantes, puisque j'avais accompli ce trajet en automobile. Il faut bien admettre que cette chienne avait été guidée par des radiations d'origine biologique.

J'ai d'ailleurs eu, en d'autres circonstances, l'occasion de me livrer à des observations analogues. Une des plus frappantes est celle que j'ai pu faire à l'occasion d'un accident très grave survenu à mon fils Serge, alors qu'il était encore tout jeune garçon. Renversé par une voiture et grièvement blessé, il avait dû être conduit, en toute hâte, à une clinique de la rue Piccini, qui se trouvait à 400 mètres environ de l'appartement que j'occupais alors à l'entrée de l'avenue du Bois. Ma chienne qui aimait beaucoup Serge, bien qu'ignorant absolument l'endroit où l'enfant avait été emmené, se dressant devant une fenêtre ouverte, se mit à aboyer d'une façon lamentable, la tête et les yeux tournés vers la clinique de la rue Piccini dont elle ne soupçonnait même pas l'existence. Mon appartement étant situé en haut d'un immeuble moderne, à 20 ou 23 mètres au-dessus de l'avenue du Bois, il paraît difficile d'admettre que cette chienne pouvait flairer les

traces laissées par le passage de mon fils à, travers celle avenue. D'ailleurs, quelques jours après, la chienne, profitant de l'ouverture d'une porte, se précipitait dehors et bondissait vers la clinique, à travers des rues inconnues pour elle, pour venir témoigner à mon fils les marques d'une véritable tendresse.

Prétendra-t-on encore, après cet exemple, que certains animaux sont incapables de sentiments tendres et affectueux et que leur bonté n'égale pas, ou parfois même, ne dépasse pas celle de l'homme ?

On cite aussi le cas d'une chienne qui vivait avec un jeune lieutenant célibataire. A partir du jour où son maître se maria, cette pauvre bête conçut une jalousie effroyable contre la femme qui lui avait pris une partie de l'affection de son maître. Elle se laissa dépérir, refusant de prendre sa nourriture et finit par mourir de faim.

La supériorité des animaux sur l'homme semble provenir du fait que ces animaux n'ont pas subi la « déformation collective » dont j'ai parlé à plusieurs reprises et qui, peu à peu, dénature l'espèce humaine, transformant nos semblables en véritables monstres, surtout lorsque la jalousie et la haine sont excitées par la surenchère électorale, ainsi que par les passions politiques et religieuses. Bien que n'ayant pas éprouvé les effets de la « formation collective », un certain nombre d'animaux arrivent à accomplir des œuvres extrêmement utiles pour leur espèce et parfois même pour l'homme.

Les castors, par exemple, bâtissent de véritables cités et, dans ces entreprises, ils appliquent, dans une certaine mesure, les principes de la division du travail. Les abeilles sont encore plus spécialisées, les unes ne se préoccupent que d'assurer la continuation de l'espèce, les autres ne se soucient que de la production du miel. Peut-on admettre que des instincts aussi caractérisés soient, comme le prétendent les transformistes de l'Ecole de Darwin, le résultat de l'évolution des espèces et de leur adaptation au milieu où elles sont appelées à vivre ? Pourquoi certaines abeilles fabriquent-elles du miel encore aujourd'hui comme au temps de Théocrite ou de Virgile et pourquoi d'autres abeilles restent-elles, depuis des siècles, confinées dans des fonctions purement reproductrices ? Est-ce là le résultat d'une « formation collective » appliquée à cette espèce animale ? C'est bien difficile à admettre. La « formation collective », qui joue un rôle si important dans l'évolution des sociétés humaines, ne paraît produire que des effets tout à fait secondaires chez les espèces animales. On arrive bien à dresser des chiens, des chats, des chevaux même, que nous admirons quelquefois dans les cirques. Mais ce sont là des exceptions et encore faut-il y voir l'œuvre de la main de l'Homme.

Quelle peut donc être la force mystérieuse qui guide des animaux tels que les abeilles dans les travaux si complexes et si méticuleux qu'elles accomplissent ?

Il paraît à peu près impossible d'expliquer ces phénomènes en dehors de ma théorie de l'oscillation cellulaire.

Si l'on réfléchit, on est bien forcé d'admettre que les insectes, les abeilles

notamment, sont guidés par des radiations émises par certains objets, en particulier par certaines plantes. S'il y a syntonie entre l'oscillation propre des cellules de ces plantes et celles des abeilles, par exemple, les abeilles iront butiner sur ces plantes. Si, au contraire, la syntonie fait défaut, les abeilles ne se sentiront pas attirées et laisseront ces plantes de côté. C'est ainsi qu'elles arrivent à composer leur miel uniquement avec les sucs des fleurs qui conviennent à ce produit et qu'elles se sentent détournées, par une force supérieure et irrésistible, de toutes les fleurs vénéneuses qui empoisonneraient le miel et le rendraient extrêmement dangereux pour le consommateur.

Le rôle des radiations chez les insectes est de toute importance. Je l'ai d'ailleurs expliqué au début de mon ouvrage *Le Secret de la Vie* et je ne puis que rappeler ici rapidement quelques-uns des exemples saisissants que j'ai donnés dans ce livre (chap. 1er), notamment celui qui se rapporte au Bombyx du Chêne.

Comme je l'ai dit dans cet ouvrage, ce qui attire les mâles du Bombyx vers la femelle, ce ne sont pas des particules odorifères, ce sont des particules dégagées par les ovaires, cellules micro-organiques qui émettent des radiations de longueurs d'ondes déterminées et excitent, chez ces mâles, le désir de la procréation. J'ai longuement développé ces faits dans mon livre, *Le Secret de la Vie*.

Certains des animaux dont nous venons de parler, en particulier, les castors et les abeilles, sont arrivés à un degré de civilisation remarquable et leur organisation sociale rappelle, en bien des points, celle des sociétés humaines.

En outre, ces animaux ignorent la méchanceté, si fréquente et si terrible chez l'homme. Les abeilles ne piquent que si elles sont provoquées, si quelqu'un vient, par exemple, leur enlever leur miel. Certaines abeilles, même, finissent par s'habituer si bien à l'apiculteur qui les élève qu'elles trouvent tout naturel de lui abandonner leur miel, fruit de leur travail incessant. Elles ne cherchent même plus à le piquer. Il n'en est plus de même si un étranger se présente devant la ruche ; cette fois elles savent retrouver leurs dards.

En étudiant de près les coutumes des animaux, on finit par s'apercevoir que les plus cruels en apparence sont beaucoup moins méchants que les hommes. Les oiseaux de proie, par exemple les aigles, les vautours « aux serres cruelles », attaquent sans doute d'autres animaux, comme des agneaux, mais ils ne s'en prennent jamais à leurs semblables. On n'a jamais vu un vautour étrangler un autre vautour. Par contre, dans l'espèce humaine, les massacres entre individus d'une même race sont malheureusement fréquents et revêtent parfois un caractère d'effroyable sauvagerie. L'homme tue son semblable sous le plus futile prétexte : on a vu des assassins égorger des vieilles femmes pour leur dérober quarante sous. D'autres ont avoué qu'ils avaient assassiné sans motif, uniquement pour s'entraîner au crime, « pour se faire la main », déclaraient-ils cyniquement. En Allemagne, on a vu tout récemment un charcutier attirer dans son arrière-boutique une quarantaine de jeunes gens qu'il égorgeait les uns après les autres et dont il débitait ensuite la chair comme de la viande de porc.

Mais ces cas isolés ne sont rien à côté des massacres collectifs effroyables provoqués entre individus de même race ou de races semblables par des motifs de nature politique ou religieuse.

Que dire, par exemple, d'un massacre comme celui de la Saint-Barthélemy Ou comme les pogroms antisémites dans divers pays orientaux ? Comme l'a fait remarquer très justement le regretté professeur Dubois, de Berne, l'expression « guerre de religion » est un non-sens, les religions devant prêcher la paix, la concorde, l'amour entre les hommes, et non pas la haine, la discorde et la tuerie.

On voit là toute la différence qui existe entre l'homme et les animaux et qui n'est pas à l'avantage du premier. Pour devenir bon, l'homme a besoin de la formation collective qui lui fait perdre peu à peu sa sauvagerie primitive, mais cette formation, même lorsqu'elle est dirigée avec les meilleures intentions du monde, comme la formation religieuse, peut, par suite d'étranges aberrations, rendre l'homme encore plus méchant et l'amener à torturer ses semblables, comme au temps des guerres de religion, comme à l'époque de l'Inquisition.

Combien les animaux nous sont supérieurs à ce point de vue ! Nietzsche, dans ses Considérations inactuelles, nous fait envier le sort du troupeau de moutons qui folâtre dans la prairie, ignorant le passé et insouciant de l'avenir. C'est cette ignorance du passé qui fait, en grande partie, la bonté et le bonheur de l'animal. L'homme, au contraire, accumule en lui la déformation collective résultant de siècles d'enseignements historiques ou religieux qui l'incitent à haïr ou à massacrer son voisin dont les conceptions patriotiques ou métaphysiques diffèrent quelque peu des siennes. C'est ainsi que l'on persuade à l'Arabe musulman qu'il doit égorger le Juif ou le Bouddhiste, au Turc qu'il doit exterminer l'Arménien. Cet état d'esprit effroyable ne cessera que le jour où l'on aura banni des universités et autres lieux d'instruction l'enseignement de l'Histoire qui, sous sa forme actuelle, constitue l'un des éléments les plus dangereux de la déformation collective.

Les hommes, jusqu'à ce jour, n'ont pas assez compris qu'au lieu de se faire la guerre les uns aux autres ils devaient commencer par déclarer la guerre à la méchanceté. Car, non seulement la méchanceté est quelque chose d'effroyable au point de vue social, mais elle renferme en elle-même un ferment de destruction pour l'homme qui la pratique. Par la méchanceté, et surtout par la jalousie qui en est une des formes les plus basses, l'individu arrive à se détruire lui-même

J'ai montré, dans La Science et le Bonheur, que, pour vivre heureux et atteindre un âge avancé, il fallait soigneusement bannir de son âme tout sentiment de jalousie et de haine, car il n'en est pas qui ronge davantage l'individu et l'entraîne à une déchéance plus rapide, aussi bien physique que morale.

Dans une de ses pièces de théâtre, L'âme en folie, François de Curel a fait remarquer que la plupart des académiciens et membres de l'Institut parvenaient à un âge avancé. C'est la vie de la pensée qui soutient ces hommes d'étude, d'une constitution parfois débile. La pensée qui est un phénomène vibratoire, ainsi que je l'ai démontré dans La Science et le Bonheur, provoque, à son tour, la vibration

des cellules de notre organisme. Si nous sommes animés de pensées bienfaisantes et généreuses, il en résultera, pour notre organisme, une vibration harmonieuse qui maintiendra tout notre corps en bonne santé. Ainsi s'explique l'action bienfaisante du moral sur le physique, mais, pour que cette action puisse s'exercer dans un sens favorable, il faut que toute pensée de jalousie, de vengeance ou de haine soit bannie de notre psychisme.

Certaines personnes ont pensé que la méchanceté provenait chez l'homme du fait qu'il se nourrissait de la chair des animaux. On a remarqué, en effet, que les animaux qui se nourrissent surtout de chair, comme le lion, le tigre, le chacal, le loup, etc., sont des animaux féroces, tandis que ceux qui se contentent de végétaux, comme la vache, le cheval et le mouton sont essentiellement paisibles. Ces considérations ont amené la formation des sectes végétariennes qui interdisent à leurs adeptes toute nourriture d'origine animale, fût-ce un œuf de poulet ou même un plat de caviar.

Cette intention est sans doute très louable, mais ces sectes ne sont pas encore assez développées pour exercer une influence sensible sur les destinées du genre humain et en atténuer quelque peu l'incommensurable méchanceté.

Une secte de ce genre s'était installée, il y a une vingtaine d'années, aux environs de Locarno, cette petite ville Suisse d'où l'esprit de paix et de conciliation devait rayonner sur l'Europe. On pouvait voir ses adeptes se promener pieds-nus dans des sandales, drapés dans de longues tuniques et la tête encadrée de chevelures flottantes. Nous ignorons ce qu'ils sont devenus. Peut-être avaient-ils, eux aussi, promis le bonheur au genre humain, comme tant d'autres fondateurs de sectes et de religions de toutes sortes qui, pleins de douces illusions, ont cru pouvoir, par quelques rites, ou par quelques pratiques nouvelles, adoucir et même faire disparaître la sauvagerie de l'espèce humaine. Ceux-là au moins étaient inoffensifs. On ne peut en dire autant de ces illuminés dangereux qui, sous prétexte d'apporter le bonheur à l'homme et de faire refleurir l'Age d'Or sur la Terre, ont déchaîné cette vague odieuse de barbarie asiatique qui, sous le signe du marteau et de la faucille, submerge des institutions séculaires, engloutissant libertés, civilisations, religions, pour ne laisser, partout où elle a passé, que désolation et ruines.

Et malheureusement, en dépit des ravages effrayants exercés par ces fanatiques du crime, il se trouve encore un grand nombre de naïfs et même d'intellectuels qui se laissent prendre aux promesses fallacieuses de ces marchands d'orviétan, de ces diseurs de « bonne aventure »... Cette naïveté des foules à se laisser induire en erreur pourrait être mise sous la forme d'une fable que je vais essayer de conter ici, en manière de conclusion.

Il existait autrefois, dans un vaste domaine de Russie, une grande basse-cour où s'ébattaient de nombreuses volailles : poules, poulets, dindons, canards, etc. Ces animaux y vivaient fort heureux. Les poules avaient de magnifiques perchoirs où elles venaient se poser la nuit pour dormir, les coqs disposaient de tas de fumier superbes et abondants, les canards pouvaient, sans sortir, barboter dans

une mare aux eaux verdâtres où ils trouvaient de nombreuses bestioles pour leur nourriture. Les domestiques de la ferme venaient, chaque jour, jeter des grains variés à tous ces animaux qui les picoraient avec avidité et qui menaient littéralement ce que l'on appelle « une existence de coqs en pâte ».

Pourtant, comme l'on n'est jamais tout à fait heureux en ce bas monde, certains jeunes poulets de cette basse-cour rêvaient d'une autre vie... Ils rêvaient aux espaces lointains et mystérieux qu'ils découvriraient, à travers les grillages de leurs prisons, ils songeaient aux vastes prairies où ils apercevaient des chevaux qui galopaient en liberté, aux bois pleins d'ombre peuplés d'oiseaux inconnus dont les appels étranges parvenaient la nuit jusqu'à eux... Ils auraient voulu s'évader... Un soir justement, un hibou qui s'était perché sur une branche d'arbre voisine de leur poulailler, leur tint à peu près ce langage : « Pauvres amis, vous me faites pitié quand je vous vois ainsi prisonniers dans cette basse-cour, où l'homme vous exploite odieusement, vous refusant la liberté la plus élémentaire. Ces infâmes bourgeois dont vous n'êtes que les esclaves vous font travailler et peiner à la sueur de votre front. « Non seulement vos maîtres ne vous laissent jamais sortir de cette prison où vous êtes nés, mais encore ils vont jusqu'à vous empêcher d'avoir des enfants... Chaque jour vos tyrans aux mains rapaces viennent prendre les œufs dont d'autres poulets comme vous pourriez naître, et, au lieu de respecter ces œufs qui contiennent les germes sacrés de la vie, ils les brisent pour faire des omelettes et ils les font cuire pour assouvir leur honteuse gourmandise !

« Bientôt, ils s'en prendront à vous-mêmes. Après vous avoir tordu le cou, ils vous plumeront sans scrupules, ils vous dépouilleront de tout ce qui faisait votre grâce et votre beauté, puis, vous transperçant d'une broche cruelle ou vous jetant dans une casserole, ils vous réserveront la fin la plus atroce que l'on puisse imaginer.

« Supporterez-vous plus longtemps un sort pareil ?

« Etes-vous, oui ou non, des poulets conscients et organisés ?

« Suivez-moi, bientôt vous serez des êtres libres et émancipés.

« Révoltez-vous, ne nourrissez plus les bourgeois... »

« Il a raison », s'écrièrent avec enthousiasme tous les jeunes poulets, et, creusant un trou sous le grillage du poulailler, tous les jeunes réussirent à s'échapper sur la grande route sombre et déserte...

Cette liberté les enivrait.

Ils trottaient tant qu'ils pouvaient de toute la force de leurs petites pattes, croyant toujours découvrir les merveilles promises par le hibou qui ne cessait de les appeler.

Mais ils trouvèrent à peine quelques crottins de cheval d'où émergeaient quelques rares grains d'avoine.

Ah certes, cela ne valait pas la pâtée succulente qu'on leur servait tous les jours... Mais qu'importe, ils étaient libres...

Soutenus par la pensée de la « liberté », ils avançaient toujours les pattes meurtries par les cailloux tranchants de la route.

Tout près d'eux s'étendait la forêt impénétrable pleine de rumeurs étranges qui glaçait d'effroi..

Arrivés à un tournant brusque du chemin, épuisés, les pattes en sang et n'ayant toujours rien trouvé, ils songèrent à retourner à leur basse-cour. A ce moment, le hibou se précipita sur eux, en étrangla deux pour les dévorer.

Les autres s'échappèrent à grande peine.

Le lendemain, rentré à la basse-cour, ils contèrent leur aventure à une vieille poule qui s'occupait d'eux avec un soin tout maternel. Devant toute la basse-cour rassemblée en cercle autour d'elle, la mère poule tint ce discours :

« Imprudents, dit-elle, qu'avez-vous été faire avec ce hibou de malheur qui vous promettait monts et merveilles pour vous croquer ?... Restez ici, mes pauvres petits...

« Ici au moins, vous avez votre pâtée, les coqs vous protègent contre les ennemis du dehors, vous vous amusez avec de charmantes petites poules et vous vivez parfaitement heureux...

« Sans doute, un jour l'homme vous met à la casserole, mais ne devons-nous pas tous mourir ? Alors, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe ? Sans l'homme, vous n'existeriez pas, c'est lui qui vous fait vivre, qui vous fait pondre, qui aide votre race à se multiplier, tandis que les hiboux ne songent qu'à vous étrangler, et, si vous aviez le malheur de les écouter, votre espèce serait bien vite anéantie. « L'homme vous prépare une mort magnifique, il vous accommode avec les sauces les plus succulentes et vous sert dans des plats d'argent sur une table couverte de fleurs, tandis que cet affreux hibou ne songe qu'à vous tordre le cou sur la route au milieu du crottin de cheval.

« Et qu'advierait-il, en effet, mes enfants, poursuivit la mère poule, si les hommes vous laissaient vous reproduire indéfiniment, sans manger vos œufs et sans vous manger ? Au bout de quelques années, toute la terre aurait disparu sous la masse des poulets et des œufs de poules.

« Ainsi, mes enfants, quoi qu'en disent les athées et les matérialistes, il y a dans la nature une force magnifique, que certains hommes appellent Dieu et qui gouverne tout l'univers. Mais cette force est d'une telle perfection que l'homme lui-même ne peut pas la concevoir.

« En effet, elle règle l'harmonie de la création jusque dans les plus petits détails. Ainsi le hibou qui, tout à l'heure a mangé deux de vos frères, croyez-vous qu'il soit un être inutile ? Il fait, au contraire, partie de l'harmonie de la nature, car sa présence est indispensable pour la destruction des insectes et des rats qui

ravagent les récoltes dans les champs. Sans lui, vous n'auriez pas de grain à picorer.

« De même les hirondelles et autres oiseaux insectivores ont été créés pour détruire le surnombre des insectes et des vers qui, sans eux, anéantiraient la récolte, les fruits, les fleurs et les légumes.

« Voyez, mes enfants, comme la nature est belle et équilibrée. Chaque fois qu'un excès apparaît, elle suscite immédiatement un élément compensateur qui rétablit l'équilibre.

« Regardez maintenant ce qui se passe chez les hommes. Autrefois, lorsqu'ils vivaient à l'état sauvage, ils ne pouvaient pas s'entre-tuer beaucoup, parce qu'ils ne disposaient que d'armes très rudimentaires. Mais c'était dans l'ordre des choses d'alors. Sans combat, les hommes succombaient rapidement à toutes sortes de maladies, parce qu'ils en ignoraient encore les remèdes que la Science a inventés depuis.

« Comprenez cette étonnante merveille de l'harmonie universelle. Rien ne se perd, rien ne se crée, a dit un de ces hommes de génie, Lavoisier. Or précisément, depuis plus d'un siècle qu'il est mort, la science a fait d'extraordinaires progrès. Pasteur a découvert les microbes et la bactériologie, Berthelot les synthèses chimiques, d'Arsonval l'électrothérapie. Grâce à ces découvertes, la chirurgie, la médecine ont fait de tels progrès qu'aujourd'hui, sur 1.000 opérés, on compte à peine un mort par infection, tandis qu'il y a un siècle, sur 100 opérés, 80 mouraient d'affections de toutes sortes.

« On comprend donc que la longévité moyenne de l'homme, qui, il y a un demi-siècle, était à peine de trente ans, dépasse actuellement plus de cinquante ans.

« Or, il y a encore trois fléaux qui ravagent le monde : la Tuberculose, le Cancer et la Syphilis.

« Mais ces trois fléaux sont sur le point d'être matés par les agents physiques et principalement électriques dont dispose la science moderne qui progresse à pas de géants.

« Le jour où ces maladies disparaîtront, la vie normale de l'Homme pourra atteindre cent ans et plus. Qu'arrivera-t-il alors ? En quelques siècles, la Terre serait couverte d'une grappe d'hommes vivant les uns à côté des autres dans une affreuse promiscuité et dans une effroyable détresse, par ce qu'il ne resterait plus de place pour cultiver le sol, ni d'aliments pour nourrir les hommes.

« Mais rassurez-vous, mes enfants, cela n'arrivera jamais. Car le Roi de la Création, qui a tout prévu de toute éternité, place chaque fois le remède à côté du mal.

« A mesure que la longévité s'accroît, on voit les moyens de destruction se multiplier automatiquement. Ainsi, en même temps que l'hygiène et les progrès de la médecine, Dieu a permis que l'Homme inventât des instruments de mort : la

machine à vapeur, les chemins de fer, l'automobile, l'aviation, la poudre et les explosifs, les gaz asphyxiants, la politique, le communisme, le bolchevisme, les révolutions et les guerres militaires et civiles. Avec de telles inventions, la moyenne de la vie humaine ne saurait atteindre cent ans, et la Terre continuera ainsi à tourner éternellement sans que jamais arrive l'âge d'or promis par certains démagogues où l'homme vivrait un siècle sans rien faire d'autre que d'ouvrir la bouche pour que lui tombe la manne céleste distribuée par l'Etat Providence.

« Vous voyez, mes enfants, qu'il existe une force supérieure, un Dieu, qui gouverne le monde et y maintient une harmonie générale.

« Apprenez que l'homme qui vous aide à naître, qui vous soigne et vous fait vivre, doit manger vos œufs et vous manger vous-mêmes, comme vous mangez, à votre tour, les vermisseaux et les infusoires, pour obéir à cette loi de l'harmonie universelle. »

La mère poule a tout à fait raison. Il existe un organisateur suprême qui règle l'harmonie universelle, qui supprime ce qui est en excès et fournit ce qui fait défaut, qui, en un mot, régularise automatiquement cette économie admirable de l'Univers.

Ainsi, si nous considérons une statistique relative aux naissances dans les principaux pays d'Europe, nous pouvons constater que, là où le sol est très vaste et la population très clairsemée, les naissances vont rapidement en augmentant, tandis que, dans les territoires surpeuplés, les naissances diminuent automatiquement.

Voici une statistique des naissances établie pour ces dernières années dans divers grands pays:

En 1922, on a enregistré en Russie 33 naissances pour 1.000 habitants; en 1923, 41; en 1925, 45; en 1930, 48. En Allemagne, de 1921 à 1926, le chiffre des naissances pour 1.000 habitants est passé de 25 à 19.

En France, de 1921 à 1926, ce chiffre est tombé à 18; en Angleterre, il est passé de 22 à 17 pour les mêmes années.

Vous voyez qu'en Russie, où par suite de la barbarie et du bolchevisme, on tue sans compter et où la population est très clairsemée, les naissances augmentent dans des proportions considérables, dépassant le double des naissances françaises et anglaises pour le même nombre d'habitants.

Tandis que dans les pays civilisés où la mortalité moyenne diminue considérablement et où la superficie du sol est couverte d'une population dense, pour éviter le surnombre, le génie qui gouverne l'univers dose, en quelque sorte, pour chaque contrée, le nombre de vies qui lui est nécessaire.

Nous voyons donc que toutes les perturbations et catastrophes qui se produisent : inondations , séismes, éruptions volcaniques, guerres, révolutions, épidémies, sont des éléments régulateurs de la nature. De même que les prêtres

des religions pour consoler leurs fidèles leur disent que telle est la volonté de Dieu, je vous dirai : « Telle est la loi infrangible de l'Harmonie universelle établie par l'Universion Dieu ».

Puisque la Nature veut que chacun à notre tour nous soyons sacrifiés pour perpétuer le règne de cette harmonie universelle, qu'importe que nous périssons d'une façon ou d'une autre ? Le seul élément pénible de tous ces cataclysmes, c'est la souffrance : la mort vient pour nous en délivrer et nous apporter la félicité éternelle et merveilleuse que nous allons voir plus loin.

## CHAPITRE VI

### L'IMMORTALITÉ CELLULAIRE

J'ai montré, dans les précédents chapitres, différents exemples de formation et de déformation collectives. Ces phénomènes se font sentir jusque dans le domaine de la biologie, bien que l'on soit tout naturellement tenté de croire qu'une science expérimentale et objective en soit à tout jamais exempte.

Rien d'étonnant qu'il se soit donc créé, autour de la mort physiologique, toute une atmosphère de légende qui résulte d'une déformation collective.

La mort étant sans contredit le sujet le plus mystérieux, le plus grave et le plus solennel que l'on puisse aborder, ce qu'on en dit n'est souvent que fable et préjugé.

Malheur, désolation, épouvante et atrocité : il nous faut réagir contre ces idées préconçues.

Par un fait exprès, on attire l'attention du public sur quelques cas de mort violente, accompagnés de souffrances vives et surtout entourés d'une ambiance de drame ou de tragédie. On écarte, à dessein, la grande majorité de cas de mort paisibles et sans douleur, si fréquents chez les vieillards.

N'oublions pas que les grands malades, cancéreux et tuberculeux, ceux dont la vie s'est passée dans la souffrance, ressentent, dans la période fatale, un mieux-être. A leurs derniers moments, certains se déclarent guéris alors qu'ils sont déjà en réalité morts physiologiquement, parce que leurs organes sont détruits. Leur sensibilité est alors totalement abolie et c'est pourquoi ils éprouvent cette sensation de soulagement.

Pour démontrer que la mort n'est pas une souffrance je citerai le cas de l'anesthésie opératoire. On sait qu'un opéré ne conserve aucun souvenir de l'opération qu'il a subie, alors que l'anesthésie le privait entièrement de sa sensibilité. Si la mort survient au cours de l'opération, le sujet ne peut, en aucune

façon, en avoir conscience. Il ne peut ni se « voir », ni se « sentir » mourir. Il trépane donc sans appréhension et sans souffrance, comme ce serait le cas pendant son sommeil.

Je vais montrer qu'en étudiant sans préjugés et sans parti pris la vie des divers êtres vivants, depuis l'infusoire unicellulaire jusqu'aux animaux supérieurs, on doit arriver à concevoir la mort d'une façon sereine et à la dépouiller de son cortège de lamentations et d'atrocités, à la considérer comme l'aboutissement logique de l'existence et comme sa suprême récompense, car, à proprement parler, la mort, qui nous persécute et qui nous épouvante, n'existe pas.

De graves esprits ont cherché une consolation dans l'immortalité. Car il est constant qu'après avoir dénigré l'existence sur tous les tons beaucoup ne demanderaient qu'à la prolonger à n'importe quel prix.

Y a-t-il des êtres immortels ? Sans doute, mais ne les cherchons pas parmi les hommes, ni parmi les animaux supérieurs, qui sont les plus fragiles. Les organismes immortels sont les plus rudimentaires : par exemple les infusoires qui pullulent dans les eaux douces. Ils se reproduisent par division cellulaire simplement en se coupant en deux, et cela une ou deux fois par vingt-quatre heures. Ce petit jeu dure indéfiniment. De 1907 à 1915, Woodruff a compté 5.071 générations issues d'un même infusoire, soit 1,74 génération par jour.

Il n'a pas eu la patience de continuer, mais ces expériences suffisent à prouver que l'infusoire est immortel.

On objectera que l'homme aussi se reproduit de père en fils depuis qu'Adam et Eve ont eu l'idée de s'associer pour cette fabrication en série. Mais chacun sait que si l'espèce humaine paraît immortelle, l'homme meurt individuellement à chaque génération.

Tandis que l'infusoire, être unicellulaire, se divise intégralement en cellules filles ; à chaque génération les parents disparaissent sans laisser de traces et se retrouvent tout entiers dans leurs enfants. Bien malin celui qui, après ce tour de prestidigitation, arriverait à reconnaître la mère de ses filles. La mort naturelle ne peut avoir aucune prise sur un individu qui s'efface totalement pour revivre dans sa descendance. C'est la démonstration mathématique de l'immortalité de l'être unicellulaire.

Mais ne nous y trompons pas. Ce brevet d'immortalité naturelle, pour authentique qu'il soit, n'empêche pas les infusoires de mourir. S'ils ignorent la mort naturelle et la vieillesse, ils peuvent toujours périr accidentellement et être détruits par la chaleur, par les réactions chimiques, ainsi que par les animaux aquatiques qui les dévorent.

Et il est indispensable qu'il en soit ainsi, sans quoi, il y aurait longtemps que le monde entier aurait été étouffé par leur fécondité. Songez que 1.000 infusoires contenus dans un millimètre cube d'eau donneraient, en quarante jours, un milliard de millimètres cubes, soit un mètre cube de matière vivante. On peut démontrer, par le calcul, qu'en deux mois, les générations d'un seul infusoire

occuperaient la masse imposante d'un million de mètres cubes, c'est-à-dire le volume d'un cube de 100 mètres de côté. Imaginez un cube ayant pour base le carré limité par les quatre pieds de la tour Eiffel. Au bout de quatre mois, le volume des infusoires serait plus grand que celui de la Terre. En sept ans, les 4.473 générations d'un infusoire donneraient  $2^{3340}$  individus, soit une masse 10.000 fois plus grande que celle de la Terre.

Mais la nature qui fait bien toutes choses, comme l'a expliqué la mère poule dans le chapitre précédent, a prévu ce danger. Pour assurer l'équilibre de la création, elle n'a pas hésité à contre-balancer l'immortalité naturelle des infusoires par une sévère mortalité effective et accidentelle du fait de la nourriture qu'ils offrent à certains poissons, des variations des ondes cosmiques, de la température, etc., qui font partie de la grande harmonie universelle.

De précieux renseignements peuvent être tirés des graphiques dressés de 1910 à 1920 par mon ami le professeur S. Métalnikov, de l'Institut Pasteur, qui étudia de nombreuses générations d'infusoires.

La vitalité de ces infusoires varie dans des proportions considérables, non seulement d'une semaine à l'autre, mais d'un jour, d'un mois ou d'une année à l'autre.

Ainsi, en 1913, on a noté un minimum de 238 générations, tandis qu'en 1918 on a observé un maximum de 453 générations, pour une moyenne annuelle de 357.

Puisque toutes les autres circonstances sont égales d'ailleurs, il est donc indéniable que l'influence cosmique s'exerce constamment sur les infusoires pour modifier leur oscillation cellulaire et, par suite, leur vitalité.

J'ai expliqué en détail l'oscillation cellulaire dans mes ouvrages antérieurs : Le Secret de la Vie, l'Universion, La Science et le Bonheur, L'Oscillation Cellulaire, et j'ai rappelé, dans un précédent chapitre, comment elle était conditionnée par l'induction des ondes cosmiques sur les circuits oscillants du noyau et des chondriomes de la cellule.

Personne, à notre époque, ne songe plus à contester l'action des taches solaires et des phases lunaires. Nous savons tous que c'est à l'action combinée du soleil, de la lune et, dans une certaine mesure, de tous les astres, que nous devons les marées, les aurores polaires, les orages magnétiques et bien d'autres phénomènes géophysiques ou météorologiques.

Pourquoi nous refuser à admettre que les ondes cosmiques, émanant des astres, puissent avoir une action sur le développement des êtres vivants. Tout, dans notre vie, est lié aux astres et, si les affirmations des astrologues semblent parfois exagérées, il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a pas de puissance au monde qui puisse nous soustraire aux influences astrales.

Pourquoi, à travers tant de cataclysmes, la semaine de sept jours, correspondant à la phase lunaire, subsiste-t-elle depuis la plus haute antiquité,

alors que l'institution des décades n'a pu se perpétuer ? Pourquoi certains phénomènes physiologiques, menstruation, grossesse, etc., sont-ils liés aux phases lunaires ?

Les graphiques, relevés jour par jour, indiquent la variation de la reproduction de trois infusoires provenant d'une même mère et vivant dans des conditions identiques : même milieu, mêmes aliments, même âge.

Ces graphiques présentent entre eux quelques différences minimales qui les rendent non absolument superposables. Mais ces deux courbes se correspondent et traduisent chaque jour les mêmes variations imposées par le milieu extérieur, en l'espèce les ondes cosmiques.

D'autre part, je reproduis les graphiques indiquant l'intensité des taches solaires, relevées mois par mois de 1910 à 1920 et qui m'ont été obligeamment fournis par le directeur de l'Observatoire de Meudon et par mon éminent ami M. Deslandres, directeur honoraire de cet observatoire (fig. 3).

Au-dessous, nous publions les graphiques du développement des infusoires relevés mois par mois pendant la même période par le professeur Métalnikoff, de l'Institut Pasteur.

La comparaison entre ces deux graphiques fait ressortir clairement la similitude existant entre ces deux courbes. Cependant, je dois faire remarquer que l'intensité des taches solaires est appréciée dans le rapport de 0 à 6.000, tandis que le développement des infusoires ne peut dépasser, en moyenne, le rapport de 0 à 2 générations par jour.

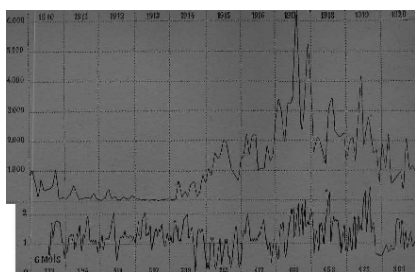


Fig. 3 – Courbes montrant la corrélation entre les taches solaires et les générations d'infusoires.

D'autre part, l'influence des taches solaires varie à la fois avec leur position sur le soleil et avec leurs variations. A. l'équateur solaire, leur action est beaucoup plus considérable qu'aux pôles. On remarquera qu'en 1912 et 1913 la croissance des infusoires a été assez élevée malgré l'absence de taches solaires, parce qu'il n'y avait pas de variation ou une variation très faible.

Ce graphique ne tient compte que de l'intensité des taches solaires et non de leur position, ce qui est certainement de nature à modifier les résultats.

Mais on ne peut pas ne pas être frappé dans l'ensemble de l'action de ces taches solaires, si l'on s'en rapporte à l'allure générale des courbes.

Ainsi donc les infusoires d'une même espèce suivent la variation des rayonnements extérieurs, d'où la modification des caractères individuels.

Une fois par mois, on note un affaiblissement des ondes au moment de la nouvelle lune, et cet affaiblissement correspond à un minimum de l'activité physiologique. D'autre part, le rayonnement solaire impose un accroissement de vitalité en juin et une diminution en novembre.

En considérant ces graphiques relevés sur des infusoires, on peut se demander si les ondes cosmiques, qui jouent un si grand rôle dans notre organisme, ne sont pas précisément les artisans de notre mort. Leurs variations incessantes, horaires, diurnes, hebdomadaires, saisonnières, sont, comme nous l'avons dit plus haut, autant de chocs qui compromettent l'équilibre oscillatoire des cellules vivantes.

De même qu'on n'hésite pas à suspendre les véhicules sur des ressorts pour éviter aux voyageurs les chocs de la route, de même il est indispensable de freiner les chocs électriques produits par les ondes cosmiques sur notre organisme au moyen de dispositifs appropriés, les circuits oscillants par exemple.

Comment s'étonner alors que les êtres uni-cellulaires, plus souples et plus « élastiques » en quelque sorte, résistent mieux au choc des ondes cosmiques que les organismes supérieurs plus rigides, et qui sont plus sensibles aux moindres variations, parce que plus évolués ? Il y a, en effet dans tout individu organisé, deux êtres : le représentant de l'espèce, qui en possède tous les caractères communs et l'individu proprement dit, reconnaissable au sein de l'espèce par les modifications particulières qui lui appartiennent en propre et qui le caractérisent.

L'individu cherche avant tout à développer ses caractères spécifiques et ne se considère comme vaincu que lorsque la mort le sacrifie totalement à la collectivité, dans laquelle il refond toute l'essence de son individualité.

Nous constatons donc qu'en définitive la mort est indispensable à la conservation de la vie.

Nous avons déjà fait remarquer qu'au point de vue biologique l'infusoire et l'être uni-cellulaire sont immortels.

Ils sont, en réalité, aussi mortels que les êtres supérieurs, puisqu'ils disparaissent complètement toutes les douze heures environ pour donner naissance à deux autres vies.

Et je dirai plus : si nous pouvions réduire la vie d'un homme à l'échelle d'un infusoire, c'est-à-dire ramener cinématographiquement les quatre-vingts ans de la vie humaine à douze heures, pendant lesquelles auraient lieu la naissance et la croissance de ses enfants, sa mort, comme celle de l'infusoire, passerait inaperçue.

De tout ce qui précède, il résulte que la seule immortalité réelle est celle de l'espèce, mais qu'elle ne subsiste, en fait, que grâce au sacrifice total et naturel de

chaque individu dans la mort. Puisqu'en définitive chaque individu est sacrifié à l'espèce, l'individualisme doit être une chose sacrée pendant toute la durée de son existence.

Mais s'agit-il bien là d'un sacrifice ?

Quant à moi, je considère la mort comme l'événement le plus solennel, le plus magnifique de toute notre existence, car nous quittons alors cette vie provisoire et misérable, limitée de tous côtés par le temps et l'espace.

« *Leben ist leiden* » ( Vivre, c'est souffrir ), aimait à répéter Schopenhauer. La vie, en effet, est une souffrance pour chacun, quelle que soit sa condition, riche ou pauvre, ignorant ou savant, davantage même pour les gens instruits et cultivés.

Tandis que la survie est une chose éternelle, et comme elle se confond par sa vibration avec l'Universion qui est Dieu, partout et en tout, elle s'étend également à l'espace illimité.

Nous allons voir physiquement la réalité de cette survie éternelle.

## CHAPITRE VII

### L'UNIVERSION ET LA PENSÉE - LA PENSÉE-VIBRATION

Notre théorie de la survie repose tout entière sur l'existence de l'âme vibration. Il n'est donc pas superflu de démontrer ici — avec preuve expérimentale à l'appui — que notre âme, c'est-à-dire notre pensée, n'est autre chose qu'une vibration et que cette vibration subsiste éternellement dans l'Universion.

Beaucoup de faits, en apparence étranges et déconcertants, tels que les phénomènes de télépathie, de transmission de la pensée à distance, etc., deviennent faciles à expliquer si l'on admet la nature vibratoire de la pensée et si l'on considère le cerveau humain, à la fois comme un émetteur et comme un récepteur d'ondes psychiques.

Bien que certains phénomènes de transmission de pensée à distance aient pu être constatés avec une extrême netteté, nous préférons — du moins pour le moment — ne pas les invoquer à l'appui de nos théories et commencer tout d'abord par relater ici des expériences positives de laboratoire qui ont été exécutées avec la rigueur scientifique la plus absolue par des savants éminents, tels que Fernando Cazzamalli, professeur de clinique des maladies nerveuses et mentales à l'Université royale de Milan. ( Expériences, problèmes et questions de biophysique cérébrales. Extrait des Cahiers de Psychiatrie, année XVI, 1929, n<sup>os</sup> 5-6. )

Il résulte, comme nous le verrons, des expériences du professeur Cazzamalli que le cerveau humain rayonne des ondes électromagnétiques, analogues à celles employées en radiotélégraphie.

Ces ondes émises dans l'éther, au cours de certains phénomènes psychiques, laissent supposer que les ondes cérébrales font partie d'une série d'oscillations électromagnétiques de diverses natures engendrées par le cerveau avec une intensité variable qui dépend des effets à atteindre.

Les recherches dans ce domaine ont été commencées par le professeur Cazzamalli en 1924 et poursuivies systématiquement depuis cette date. Elles ont consisté, notamment, à faire interférer les ondes provenant d'un appareil émetteur radio-électrique (petit poste d'émission de T. S. F.) avec celles que l'on supposait provenir du cerveau humain, suivant la méthode bien connue de l'hétérodyne ( Dans la méthode hétérodyne, on combine, en quelque sorte, l'effet d'une onde venant de l'extérieur (onde à recevoir émise par un poste lointain) avec une onde créée spécialement sur place par un petit émetteur local. La combinaison de ces deux ondes donne une troisième onde résultante que l'on peut facilement amplifier, détecter, etc., c'est-à-dire utiliser commodément dans un récepteur de T. S. F. )

Comme émetteurs, Cazzamalli emploie des oscillateurs spéciaux à lampes triodes, et, afin d'éviter l'influence des ondes électromagnétiques extérieures circulant dans l'éther et des parasites de toutes sortes, il a recours à une véritable cage de Faraday en tôle plombée ayant les dimensions d'une petite chambre ; c'est la chambre isolante qui renferme les appareils, les sujets et l'expérimentateur.

Nous ne saurions rentrer ici dans les détails de la technique selon laquelle le professeur Cazzamalli a procédé à ses expériences. Mais il est arrivé à cette conclusion qu'il ne saurait donc être question que d'une véritable émission d'ondes courtes par le cerveau du sujet, ainsi que l'ont reconnu les membres du Congrès International des Sciences psychiques tenu à la Sorbonne, à Paris, en septembre-octobre 1927.

On est donc bien obligé d'admettre que l'on se trouve en présence d'un véritable rayonnement à courte longueur d'onde provenant du cerveau, ce qui constitue une preuve de plus à l'appui de la théorie de l'oscillation cellulaire et de la nature vibratoire de la pensée.

Et quant aux phénomènes de télépathie auxquels je faisais allusion au début de ce chapitre, bien que très sceptique moi-même en cette matière, j'ai été obligé de me rendre à l'évidence à la suite de faits qui me sont arrivés personnellement.

Qui de nous, d'ailleurs, n'a pu constater des phénomènes de télépathie au cours de son existence ?

Il y a huit ou neuf ans, environ, un de mes amis, E. B..., s'est rendu aux Etats-Unis d'Amérique, en vue de faire, dans ce pays, des démonstrations avec ses appareils. Avant son départ il m'avait expliqué le but de ce voyage qui devait se

prolonger environ six mois. Le voyant assez rarement, je n'avais guère l'occasion de penser à lui, bien que ce fût un homme éminent ayant accompli des travaux remarquables. Six mois après son départ pour l'Amérique, un matin, j'étais dans mon bain et je n'avais aucune raison particulière de penser à cet ami. Tout à coup, son image m'apparut avec une netteté extraordinaire et je me dis en moi-même : « Tiens que devient donc E. B...? Voilà longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles ? » Presque au même instant, un domestique frappe à la porte de la salle de bains et me dit : « M. E. B... vous demande au téléphone. »

N'est-ce pas là un effet de télépathie tout à fait caractéristique : en dehors des visites que cet ami me rendait de temps en temps, je ne pensais presque jamais à lui.

Au moment où je l'avais aperçu si nettement, j'étais entouré par l'eau de mon bain, ce qui constituait un collecteur d'ondes remarquable et, au moment où E. B... avait pensé à moi pour me téléphoner, cette pensée s'était transmise à mon cerveau qui était alors en résonance avec le sien.

Nous allons voir comment la structure de la cellule cervicale, avec ses nombreux filaments, ses dendrites, etc.. lui permet de détecter et de capter des ondes comme de véritables circuits oscillants.

Nous allons voir également quel est le champ de force qui permet de relier à des distances considérables deux pensées comme deux fils conducteurs, comme deux antennes ou comme deux cadres de T. S. F. qui se trouvent mis en relation par les ondes électromagnétiques dont est imprégnée notre atmosphère et qui remplit le vide absolu de tout l'univers et que j'ai dénommé l'Universion.

D'ailleurs, je vais vous citer des faits beaucoup plus extraordinaires et indiscutables, en raison de la personnalité scientifique des expérimentateurs et qui montrent nettement comment la pensée peut se transmettre instantanément d'un point à l'autre de la terre.

L'ensemble de ces faits dont l'étude a été abordée par des savants éminents comme le Professeur Cazzamalli, l'Abbé Mermet, le Révérend Père Cyrillus Wehrmeister, etc., constitue, dès à présent, une nouvelle branche de la Science qui peut, comme on va le voir dans les lignes suivantes, rendre au point de vue pratique des services incalculables.

On sait, dans l'état actuel des expériences, qu'il est possible à la plupart des êtres humains de reconnaître, à l'aide d'appareils spéciaux (pendules, notamment) la présence des sources souterraines, ainsi que celle des minéraux (fer, cuivre, charbon, pétrole, or, argent, etc.). Les personnes munies de ces appareils peuvent, en outre, indiquer avec une grande précision la profondeur et l'importance de ces sources ou de ces gisements. Il ne s'agit là nullement d'un phénomène surnaturel, mais d'un phénomène psychophysique qui d'ailleurs a été sévèrement contrôlé par des psychiatres notoires (en particulier par le professeur Cazzamalli).

Au moment où un chercheur suffisamment exercé et suffisamment sensible

passé, avec sa baguette ou avec son pendule, de préférence, au-dessus d'une source ou d'un gisement de minéraux, le pendule, comme on le sait, se met à osciller et la direction dans laquelle se produisent les oscillations donne des indications sur l'orientation de la source et du gisement.

Jusqu'ici rien d'extraordinaire dans ces recherches : les radiations cosmiques agissant sur l'eau ou sur les minéraux donnent naissance à un rayonnement secondaire qui varie suivant les matières prospectées et dont l'effet se fait fortement sentir en raison du rayonnement dégagé par l'expérimentateur lui-même; il se produit alors chez ce dernier par interférence des radiations une modification brusque de son état de rayonnement et c'est ce qui provoque les mouvements du pendule.

Mais certains chercheurs de sources sont arrivés à des résultats infiniment plus curieux : ils ont réussi à détecter des sources et à repérer avec une extraordinaire précision la position de dépôts de charbon, pétrole, etc., et même des pièces de monnaie ( or, argent ), en fixant simplement les yeux sur certains points d'une carte, géographique et cela à des distances de 1.000 kilomètres et même davantage et sur tous les points de la terre.

Je veux parler ici de ces extraordinaires prospections à distance qui ont été accomplies par certains sourciers et notamment par l'un des plus célèbres d'entre eux, M. l'Abbé Mermet qui a bien voulu m'adresser une brochure ( Le Pendule révélateur ou Moyen de découvrir le corps cachés et les maladies de près ou à distance sur plan ou photographie, par l'Abbé Mermet. Imprimerie du « Paysan », Cognac.) du plus haut intérêt où il a relaté certaines expériences qui tiennent du prodige et que je suis heureux de pouvoir publier ici.

Voici l'expérience merveilleuse qu'il a réussie sans quitter son cabinet de travail de Saint-Prex, localité du canton de Vaud, en Suisse, et qui lui a permis, grâce à un véritable phénomène de psycho-télépathie, de déterminer avec précision la position de l'or, de l'argent et du charbon qui se trouvaient chez un de ses confrères, M. l'Abbé Racineux à Pornic, près de Nantes, dans la Loire-Inférieure.

Cette expérience fut accomplie le jeudi 9 mai 1920 entre neuf et dix heures du matin. L'Abbé Mermet avait demandé à son collègue de lui communiquer le plan de sa maison, étage par étage, et, muni de ce plan, grâce à ses ondes cérébrales qui traversaient presque toute la France en largeur, il est arrivé à se transporter en esprit jusqu'à Pornic pour détecter l'or, l'argent et le charbon présents chez M. l'Abbé Racineux.

Voici la lettre de ce dernier qui montre bien avec quelle précision a été exécutée cette prodigieuse prospection à distance.

« Cher et Vénéré Confrère,

« J'attendais le résultat de vos études à distance avec une bien vive impatience. A vrai dire, je ne comprends rien, absolument rien à votre méthode. Je suis ahuri et dans la stupéfaction la plus complète. Comment avez-vous pu arriver, à la distance de 1.015 kilomètres, à déterminer de façon si précise la

nature, l'emplacement et la quantité des objets cachés ?

« C'est cependant ce qui s'est passé chez votre serviteur. M. le Curé de Pornic, l'Abbé Loiret, à qui j'ai communiqué votre première lettre contenant la proposition de cet essai, ne peut pas y croire : « Vous êtes tous des fumistes », me dit-il.

« Je vais maintenant lui montrer votre dernière lettre dans laquelle vous m'annoncez le résultat de votre expérience si concluante.

« Voici donc ce qu'il en est :

« Or. — Vous me dites, cher Confrère, que je ne suis pas riche en or, et que je ne possède qu'une petite masse d'or que vous évaluez à 90 francs et située à un endroit que vous avez marqué d'une croix. Vous avez parfaitement raison : l'or que j'avais, je l'ai livré pour la défense nationale; je ne possède que la boîte en or de la montre de mon grand-père, laquelle peut, en effet, avoir la valeur que vous lui assignez et qui était bien jeudi matin, à 9 h. 45 exactement, à l'étage indiqué et à l'endroit précis que vous avez marqué.

« Argent. — Cher Confrère, vous m'attribuez une somme approximative de 400 francs, dont vous désignez l'emplacement au premier étage, à l'endroit marqué par vous de deux croix, à 1 m 50, dites-vous, de la cheminée. Or, non pas à 1 m 50, mais à 1 mètre exactement, à l'étage désigné, j'avais caché mon argent, valeur 375 francs. C'est merveilleux...

« Charbon. — Ce qui m'a le plus surpris, c'est votre déclaration que j'avais un peu de charbon dans ma remise et dans la partie sud-ouest de mon jardin. Vous m'avez tué net. Je n'avais pas souvenance, en effet, qu'il me restât encore, depuis l'année 1911, une trentaine de kilogrammes de boulets à moitié enfouis sous des branches d'arbres; mais ma surprise a été encore plus grande, en lisant que je devais avoir une très petite quantité de charbon dans ma remise, ce qui est absolument exact.

« A vrai dire, cher Confrère, votre nouvelle méthode est admirable, renversante. Puisque vous ne voulez pas me divulguer par lettre la façon dont vous procédez, je me vois contraint d'aller faire un voyage en Suisse, espérant que vous ne refuserez pas ce service à un confrère et à un compatriote français... « Agréez, etc..

« Abbé Racineux »

M. l'Abbé Mermet conclut ainsi : « Pour éviter des accusations d'empirisme ou d'occultisme quelconque, je n'hésiterai pas à mettre les savants sur la voie. Qu'il me suffise de dire, pour aujourd'hui, que ce travail à distance repose sur l'émission (par le cerveau) des ondes, de certaines ondes, à l'endroit indiqué par la carte ou le plan. La matière cherchée, si elle existe, sert d'antenne réceptrice et il y a comme un choc en retour qui revient au poste émetteur, c'est-à-dire au cerveau. Si le choc en retour se produit point, c'est que la matière cherchée

n'existe pas à l'endroit indiqué par la carie ou par le plan.

« L'efficacité de cette méthode est telle que, jusqu'ici, j'ai pu annoncer chaque fois que j'en ai eu connaissance par la Presse ou par des amis, que tel ou tel forage choisi ou commencé en France ou ailleurs pour du pétrole serait productif ou stérile, et je n'ai jamais eu jusqu'ici aucune erreur. »

Quant à moi, je comprends ainsi ce phénomène : Comme nous l'avons vu au cours de cet ouvrage et comme nous le reverrons plus loin, la pensée est une vibration tellement subtile et tellement sensible qu'elle peut se déplacer instantanément jusqu'aux distances les plus éloignées. Nous pouvons, en effet, concevoir instantanément la distance qui nous sépare d'une étoile éteinte depuis des millions d'années et que nous apercevons cependant en raison du temps nécessaire pour que sa lumière parvienne jusqu'à nous.

Un expérimentateur peut donc parfaitement concentrer sa pensée sur un lieu donné de la terre par l'intermédiaire d'une carte ou d'un plan.

Ce rayonnement cérébral rencontre alors le rayonnement provenant de l'objet cherché et qui, en interférant avec celui de la pensée, revient instantanément frapper en retour le cerveau du prospecteur muni de son pendule. Le pendule se met alors à osciller plus ou moins selon la nature du rayonnement de la matière qu'il a rencontrée.

M. l'Abbé Mermet a réussi ainsi, sans quitter son cabinet de travail, des prospections sur cartes dans les régions les plus éloignées et les plus diverses : Indes, Japon, Océanie, Brésil, Algérie, Ukraine, etc.

La réussite de ces merveilleuses expériences est une preuve de plus de la nature vibratoire de la pensée et de la facilité avec laquelle cette pensée peut se déplacer à travers l'Universion pour se rendre à son gré dans les régions les plus lointaines sans se laisser arrêter par aucun obstacle matériel.

J'ai longuement développé la notion d'Universion dans mon livre qui porte ce nom ainsi que dans La Science et le Bonheur. Sans trop m'étendre sur cette conception, j'en rappellerai en quelques mots la définition.

Il y a quelque dix ans, comme je l'ai-dit au début de cet ouvrage, les astrophysiciens Rutherford, Mac Lenan, plus tard Goeckel, Kohlhoerster et Millikan ont mis en évidence une force de rayonnement d'une puissance extraordinaire qu'ils ont dénommée « radiation pénétrante » ou encore « ondes cosmiques ».

J'ai expliqué dans mes ouvrages que cette force qui remplit tout l'univers est la base, non seulement de toute substance, mais encore de toute énergie et de toute activité : je l'ai donc dénommée l'Universion.

C'est l'Universion qui règne sur l'infiniment grand comme sur l'infiniment petit. C'est lui qui règle, uniquement avec ses vibrations multiples et infinies, sans rouages et sans ressorts, le mouvement d'horlogerie si parfait des astres.

C'est lui qui détermine les rotations extraordinairement rapides des atomes, des ions et des électrons qui composent la matière. Substance immatérielle, milieu infiniment subtil, intangible et impalpable, il enregistre et entretient éternellement toutes les vibrations.

L'Universion ne connaît aucune borne, ni dans l'espace, ni dans le temps. De même que nous ne pouvons pas concevoir l'infiniment grand, notre esprit se refuse à se représenter l'infinie petitesse de ce rayonnement, car c'est lui qui fait mouvoir les ions et les électrons qui sont les corpuscules les plus petits que nous connaissions en physique.

C'est la promatière idéale qui a créé la matière et le monde, et dont tout procède. Il existe en tout et partout dans l'univers entier; il n'y a aucun être, à la fois plus grand et plus petit, plus subtil, plus éternel, ni plus magnifique que lui dans la création : c'est donc l'Etre Suprême qui nous gouverne et que l'on peut concevoir comme Dieu.

Et comme la pensée de toute notre vie n'est qu'une gamme de vibrations, comme nous allons le voir, après notre mort, notre âme s'identifie avec cette extraordinaire force de vibration, aussi puissante que subtile, qui est l'Universion-Dieu.

Notre misérable entendement corporel ne nous permet pas d'apprécier à sa juste valeur la splendeur de cette survie dans l'Universion au sein de Dieu.

Mais, dès que notre âme aura quitté cette enveloppe charnelle, qui la comprimait dans le Temps et dans l'Espace, elle connaîtra alors, dans l'océan des vibrations, une telle félicité qu'elle ne peut actuellement la concevoir.

Nous allons voir maintenant scientifiquement par quels moyens physiques nous atteindrons cette félicité.

## La Pensée.

Nous allons assister à la génération physique et physiologique de la pensée, suivre sa transmission et sa réflexion à travers les centres nerveux, comprendre sa propagation en dehors de l'individu comme un rayonnement sous forme d'onde, étudier sa propagation dans l'immensité de l'univers, expliquer sa nature vibratoire, immatérielle et éternelle, sa propagation à l'infini dans le temps et dans l'espace.

Qu'est-ce donc que la pensée ? Rien d'autre qu'une vibration.

Lorsque vous voyez un objet rouge, cet objet a bien une réalité tangible, mais non pas la couleur, qui n'est qu'une vibration. Ainsi la sensation de rouge éprouvée par l'œil correspond à une vibration de 420 trillions de périodes par seconde. De même, la couleur violette fait vibrer certaines cellules de notre

cerveau à 750 trillions de périodes par seconde.

Par conséquent, toutes les impressions que nous ressentons se traduisent par des vibrations : la chaleur est vibration, la lumière est vibration, l'odorat, le goût et le toucher sont vibrations; le son est également une vibration.

Ainsi, lorsque vous voyez une grappe de raisin ou une pêche, l'aspect velouté et le chatoiement des couleurs si délicatement nuancées de ce fruit évoquent en vous la sensation de saveur qu'ils produiraient dans votre bouche, grâce à la vibration des couleurs transmise par vos yeux à votre cerveau. La vue d'une jolie femme, par l'harmonie des couleurs et des lignes, traduit, par des gammes de vibrations, la volupté qui en émane.

Bref, toutes les sensations qui intéressent les cellules du cerveau ne sont que vibrations.

Voyons maintenant la structure et le mécanisme des cellules du cerveau et des nerfs. Etudions comment elles fonctionnent et transmettent, par des vibrations, les sensations et les réflexes éprouvés par les organes de toute sorte qui composent notre corps.

Voici d'abord une coupe transversale d'un faisceau de nerf médian de l'homme (fig. 4). On remarque l'analogie frappante avec la section d'un gros câble téléphonique. Ce sont ces innombrables filaments, véritables conducteurs électriques, qu'on appelle cylindraxes, composés comme le noyau d'un tube isolant contenant un liquide conducteur qui relie les cellules du cerveau commandant les muscles moteurs.

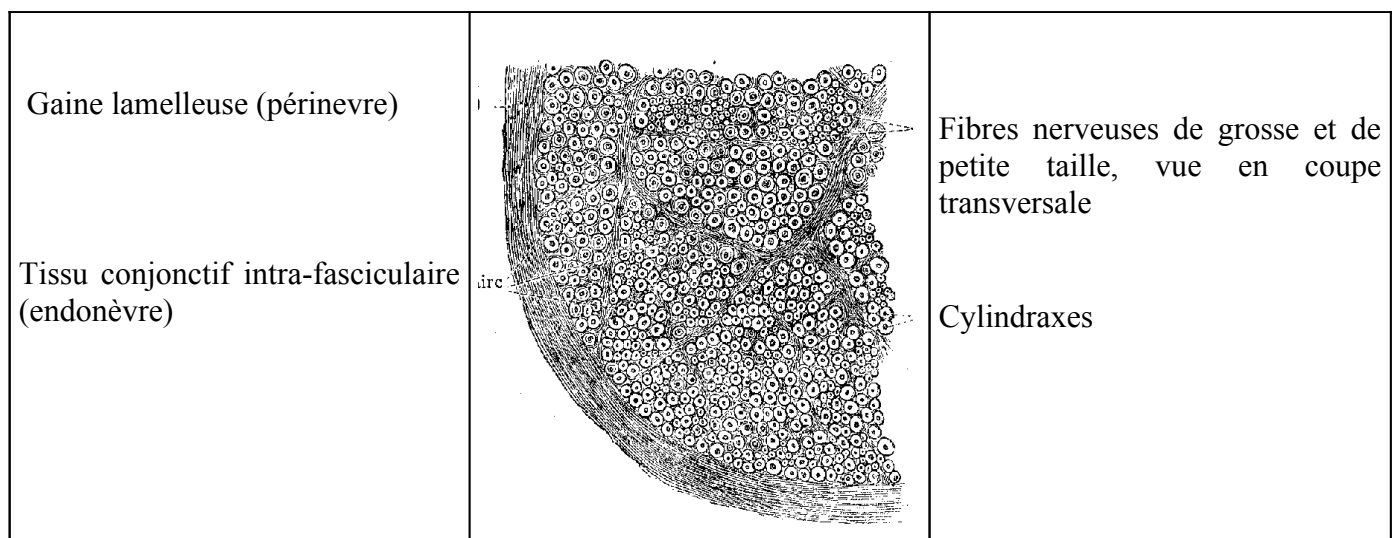


Fig. 4 – Coupe transversale d'un faisceau du nerf médian de l'homme. In remarque l'analogie frappante avec la section d'un gros câble téléphonique.

Examinons en particulier une cellule du cerveau.

On voit que le corps cellulaire est prolongé par une véritable forêt de petits

filaments appelés dendrites, tous différents les uns des autres, chacun vibrant à sa longueur d'onde propre sur une fréquence déterminée (fig. 5).

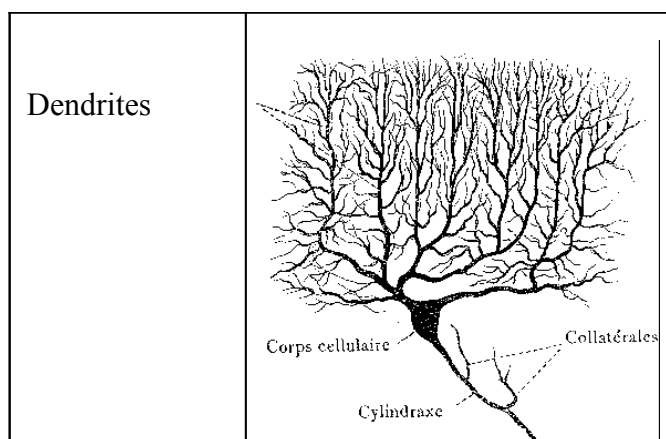


Fig. 5. — Cellule de Purkinje du cervelet de l'homme. Chaque dendrite vibre sur une longueur d'onde déterminée.

À chaque dendrite correspond une sensation de notre corps. Ainsi, dans cette forêt d'antennes que forme une cellule optique, il existe toute une gamme de filaments susceptibles de vibrer sur chacune des nuances depuis le rouge à 420 trillions de vibrations par seconde jusqu'au violet à 750 trillions de vibrations. Il en est de même de toutes les sensations de la pensée.

Nous venons ainsi de démontrer que la pensée réside dans la vibration, ainsi que Cazzamalli l'a prouvé expérimentalement. Nous allons voir maintenant comment ce rayonnement de la pensée continuera à vibrer éternellement.

J'ai démontré dans l'Universion et dans La Science et le Bonheur qu'une vibration, une fois produite, se propage éternellement, et s'enregistre dans l'Universion, comme le son sur un disque de phonographe.

Ainsi, l'astronomie nous apprend que certaines étoiles que nous voyons maintenant n'existent plus depuis des milliers de siècles. Pourquoi ? Parce que ces étoiles étaient tellement loin de notre Terre qu'à raison de 300.000 kilomètres par seconde leur lumière mettait des milliers de siècles à nous parvenir. Si bien que cette lumière-vibration émise, il y a des milliers de siècles, par une étoile disparue depuis longtemps, continue et continuera éternellement à se propager dans l'espace infini de l'univers.

Cette propagation sans fin des ondes à travers les espaces infinis de l'univers se trouve confirmée d'une façon étonnante par un certain nombre d'observations scientifiques récentes qui ont été faites dans divers pays à l'occasion d'un phénomène particulièrement troublant constaté en radiotélégraphie : le phénomène des échos retardés qui vient contrarier les théories généralement admises jusqu'à présent relativement à la propagation des ondes.

Il était admis d'une façon générale que les ondes émises par un poste radio-

émetteur se réfléchissaient sur la couche d'air raréfiée de la haute atmosphère (couche de Kennelly-Heaviside) qui les renvoyait à son tour sur la surface de la terre. C'est ainsi que l'on a expliqué le mécanisme de la propagation des ondes radio électriques et surtout des ondes courtes que l'on peut recevoir à de très grandes distances, à 10.000, à 20.000 kilomètres, alors qu'il est souvent impossible de les déceler à 100 ou 200 kilomètres de l'antenne du poste d'émission.

Malheureusement, cette théorie se révèle comme tout à fait insuffisante lorsqu'on se trouve en présence d'échos perceptibles après des intervalles de temps relativement considérables, par exemple des intervalles de vingt-cinq secondes.

S'imaginerait-on la distance parcourue par une onde dans ces conditions ? A raison de 300.000 kilomètres par seconde, l'écho reçu au bout de vingt-cinq secondes représente un parcours de 7.800.000 kilomètres. Bien plus, tout récemment, on vient de déceler des échos au bout d'intervalles de temps de quatre minutes, ce qui représente un parcours de 72 millions de kilomètres, presque la moitié de la distance de la Terre au Soleil.

De pareils chiffres confondent l'imagination.

Et pourtant, que sont ces quatre minutes à côté de l'éternité dont disposera l'âme vibration pour continuer sa route à travers les espaces infinis de l'univers ? Combien de milliards de kilomètres ne pourra-t-elle pas parcourir ainsi.

J'ai expliqué dans mon livre *La Science et le Bonheur* le mécanisme de ces échos à longue durée et les observations rigoureusement scientifiques dont ils ont fait l'objet, notamment lors de l'éclipsé totale du 9 mai 1929. Je ne puis donc que les rappeler très brièvement ici.

Dans le but d'étudier les phénomènes de propagation des ondes pendant l'éclipsé en question, une mission avait été envoyée par le général Ferrié dans l'île de Poulo Condor. Cette mission qui se trouvait à bord de l'avisos Inconstant, à 3 kilomètres de la côte, envoyait des signaux radiotélégraphiques sur l'onde de 25 mètres. Ces signaux étaient reçus et enregistrés dans l'île de Poulo Condor. On a pu constater que les échos auxquels ces signaux donnaient lieu disparaissaient complètement avec le coucher du soleil.

Au cours de ces observations, on constata que les signaux cessaient d'être perçus deux minutes environ avant le commencement de l'éclipsé pour réapparaître un peu avant la fin. Il y a donc eu une véritable éclipse électromagnétique (celle qui faisait disparaître les échos), qui ne coïncidait pas tout à fait avec l'éclipsé lumineuse.

L'observation de cette éclipse électromagnétique prouve d'une façon éclatante l'existence d'un rayonnement électromagnétique intense provenant du Soleil, ce qui confirme bien mes théories relatives à l'existence d'ondes de même nature rayonnées par tous les astres. D'autre part, les intervalles considérables entre les signaux primitifs et leurs échos montrent nettement que les ondes ont dû aller se

réfléchir très loin, à plusieurs dizaines de millions de kilomètres, dans les espaces intersidéraux, et qu'elles ont été ramenées sur la Terre par un faisceau de rayons électromagnétiques provenant du Soleil.

J'attache une extrême importance à ces observations, car elles montrent nettement que les ondes peuvent sortir des limites bornées de notre atmosphère et se propager à l'infini à travers les espaces du firmament.

Il en sera de même pour un bec de gaz éteint dans la rue ou pour une lampe électrique brisée. Parce que vous ne la voyez plus, vous croyez que cette lumière n'existe plus. C'est une profonde erreur. Si nous ne la voyons plus, c'est qu'en une seconde elle s'est éloignée de nous de 300.000 kilomètres. Mais elle continue à vibrer éternellement dans l'infini de l'Universion, puisque aucun obstacle ne saurait l'arrêter.

Eh bien, il en est de même pour la pensée. Puisque l'âme est la pensée-vibration de toute notre vie, elle continue à se propager éternellement dans l'infini de l'Universion. Lorsque nous mourons, il en est comme de l'étoile disparue ou de la lampe brisée.

Pour illustrer ce qui précède, je vais vous citer divers cas assez curieux à mon avis; mais, tout d'abord, je vous demanderai de vouloir bien réfléchir à ce qui se passe dans des circonstances qui paraissent fort banales et qui ne retiennent sans doute guère votre attention, car ce sont des faits de la vie quotidienne.

Par exemple, vous êtes-vous parfois demandé quelle est la force qui oblige le petit poussin, à peine sorti de sa coquille, à ouvrir le bec et à chercher sa nourriture ? De même l'enfant qui vient de naître ne cherche-t-il pas immédiatement à téter ?

L'instinct, direz-vous ? C'est là, comme je l'ai expliqué dans mon livre *Le Secret de la Vie*, à propos de la migration des oiseaux, un mot qui cache une profonde ignorance. Or, tout doit s'expliquer scientifiquement.

Si le poussin ouvre le bec, c'est parce que les cellules de son cerveau, à peine formé et exempt de tout caractère acquis, vibrent en résonance avec les cellules de la mère poule qui a le souci de le nourrir. Il en est de même de l'enfant par une espèce de résonance électromagnétique avec la vibration des cellules de sa mère qui pense à lui donner à téter.

Et même si la mère a disparu, il continuera à ouvrir le bec et à demander à manger parce que la pensée de sa mère subsiste dans l'Universion, dans lequel vibrent en résonance les cellules vierges du poussin et de l'enfant.

À l'appui de ces considérations, je vous conterai la singulière transformation d'un phénomène depuis une vingtaine d'années :

Rappelez-vous, automobilistes de la première heure, qui faisiez une randonnée soit à Bordeaux, soit à Nancy, ou même à Deauville, la fierté avec laquelle vous racontiez que vous aviez tant de poulets au tableau... Car, à ce moment, les

poules avaient la manie, dès qu'elles voyaient venir une automobile, de traverser la route pour se faire écraser. Eh bien, depuis quinze ans, ce sport a disparu, car les poules s'écartent maintenant au passage des voitures.

Que s'est-il donc passé ? Il faut bien admettre que les poules écrasées ont inscrit la vibration de leur dernière pensée dans l'Universion et cette pensée disait aux autres poules : « Que mon trépas vous serve de leçon, ne traversez plus la route devant les automobiles. » Depuis lors, les nouvelles générations de poulets ont détecté ces vibrations et obéissent à cette recommandation.

Quel beau sujet de méditation pour les transformistes et les évolutionnistes...

Je me propose maintenant de citer un cas qui m'a paru intéressant et qui a été publié dans la revue Psychica.

N'ayant pas l'habitude de m'occuper de phénomènes métapsychiques et très absorbé par mes travaux scientifiques, je n'ai pas eu le temps de suivre cette science qui compte, parmi ses adeptes, les hommes les plus éminents. Je tiens, d'ailleurs, à n'édifier mes théories que sur les résultats d'expériences rigoureuses et positives. Néanmoins, étant donné le nombre des témoins présents, j'estime que certains lecteurs pourront être intéressés par le récit ci-dessous emprunté à cette revue ( Psychica, 15 juillet 1931, p. 112. ) :

« Observations sur une mourante.

« Lundi 27 avril 1931, à 12 h. 10, on vint me prévenir qu'une voisine entraînait en agonie. C'était une pauvre veuve de guerre, nommée Clémentine H..., née à B., et depuis plusieurs semaines, elle ne s'alimentait plus par suite de la cachexie produite par les perles consécutives à un polype de l'utérus.

« Elle désirait me voir. Elle ne parla pas, mais elle me fit signe qu'elle était contente que je fusse venue.

« Je retournai chez moi, comme j'habite seulement à 100 mètres de la famille de la sœur de cette femme qui l'avait recueillie.

« A treize heures, on vint à nouveau me chercher en disant « qu'elle était à finir », suivant l'expression campagnarde. Je me rendis aussitôt. Elle ne respirait plus, la famille et les voisins disaient le chapelet, un cierge bénit était allumé sur la table. Le lit se trouvait joignant la porte d'entrée et donnant au sud. Le soleil brillait et ses rayons donnaient sur le pied du lit, dont le chevet était tourné face à la porte, la malade, dans sa longue maladie, ayant voulu voir le jour et les passants.

« Je fus m'asseoir à 4 mètres du lit environ pendant la récitation hâtive du chapelet... Je remarquai vite une ferveur inusitée et une angoisse anormale en cette récitation. Je regardai la morte et je vis distinctement une nébulosité légèrement violette qui se formait au-dessus de sa tête, s'élevant à environ 50 centimètres. C'était une sorte de boule vaporeuse plus grosse que la tête à laquelle elle était reliée par un lien fluide gros comme le bras, qui s'élargissait en touchant au corps. Par moments, cette masse fluide rentrait en la mourante

qui ne respirait plus, et, d'autres fois, elle s'en élevait. Elle était animée de vibrations excessivement rapides et tourbillonnaires.,.

« Je regardai la douzaine de personnes qui récitait le chapelet. Une peur intense se lisait sur leurs traits et le chapelet se récitait de plus en plus rapidement. Ayant compris, pour ma part, que c'était le corps astral de la morte qui se dégageait ainsi, je m'approchai d'elle, et de toutes mes forces, mentalement, je tâchai de l'aider. Une nuée ne tarda pas à flotter au-dessus, et je crois que nous aurions eu une matérialisation fluide du double si la famille épouvantée et ayant fini de réciter le Rosaire ne s'était précipitée en criant : « Il faut lui fermer la bouche pour empêcher la maladie de continuer de sortir, pour « aller sur d'autres ».

« C'était le plus âgé de l'assistance, oncle de la défunte, nommé Baptiste V..., qui parla ainsi... Et cela prouve nettement qu'il voyait, lui aussi, la sortie du corps astral qu'il prenait pour la maladie. La sœur de la défunte, Emilie V..., née B..., la vit également ainsi qu'un voisin, Jean-Baptiste G..., qui m'en parla ensuite.

« Et tous croyaient que c'était la « bête » qui avait tué la malade qui l'abandonnait pour sauter sur une autre personne. Et ils se pressèrent d'habiller la morte et de lui fermer la bouche à l'aide d'un mouchoir noué sous le menton, afin « d'empêcher le cancer de sortir », disaient-ils. Je ne restai pas à cette funèbre toilette.

« Le visage de la morte était gonflé comme si toute la lymphe y accourait, au moment où se produisit cette manifestation.

« Quelques heures après, ce gonflement avait complètement disparu pour faire place à l'habituelle rigidité cadavérique.

« Un des assistants, Joseph D..., au courant des manifestations psychiques, fit les mêmes observations que moi et remarqua en plus, comme il aida à la toilette funèbre, qu'une sorte de nuée rappelant les contours de la morte flottait au plafond de la salle, mais il se garda bien d'en parler à personne d'autre qu'à moi.

« Ceci s'est passé en pleine lumière. La malade était pour ainsi dire prête à quitter son corps; il y avait de longues semaines qu'elle ne s'alimentait plus. Elle avait reçu l'extrême-onction le samedi 25 avril.

« Elle portait une ceinture circuit oscillant Lakhovsky que je lui avais donnée après avoir vainement essayé de la décider à se faire soigner sérieusement. Peut-être l'électricité condensée par le circuit oscillant a-t-elle favorisé cette si curieuse manifestation de la sortie visible de l'âme d'une mourante.

« Je suis à la disposition de tous ceux que cela peut intéresser pour renseignements complémentaires; Psychica possède tous les noms des témoins.  
»

J. Luneau. 30 avril 1931.

On peut parfaitement concevoir, d'après ce récit saisissant, que mon circuit oscillant ait pu agir sur la malade dans ces curieuses manifestations psychiques.

J'ai essayé de m'expliquer à moi-même le curieux phénomène relaté dans l'article ci-dessus et voilà comment je crois pouvoir l'interpréter :

Le champ du circuit oscillant, par son oscillation propre, a renforcé la vibration de l'âme de la morte enregistrée dans l'Universion, de même que l'hétérodyne, petit émetteur produisant un champ local, renforce les ondes captées par l'appareil récepteur de radiophonie.

On peut ainsi concevoir que ces vibrations renforcées aient été détectées par les cellules cérébrales des personnes présentes à cette scène.

Il est possible que tous les assistants de la morte n'aient pas vu la lueur violette ou le contour du corps flottant au plafond de la salle. Il se peut, en effet, que ces lueurs n'aient pas eu d'existence réelle pour tout le monde. Car la vibration de l'âme de la morte enregistrée dans l'Universion a pu impressionner directement les cellules du cerveau de certains assistants, doués d'un pouvoir de réceptivité particulier. Et ces vibrations ont pu réagir sur leur nerf optique et faire croire aux assistants qu'ils voyaient réellement cette forme. Car la petite fenêtre de la gamme des vibrations lumineuses qui affecte notre œil ne saurait nous permettre physiquement de voir directement les vibrations de l'âme et de la pensée qui sont à un nombre considérable d'octaves au-dessus et ne peuvent être détectées que par les cellules du cerveau par interférence avec une autre vibration, telle que le champ du circuit oscillant.

Ainsi s'explique que les divers assistants aient eu chacun une vision différente de l'âme de la morte. L'un a aperçu une boule violette, un autre les contours de la morte flottant au plafond. La réceptivité était également variable, l'un ayant vu l'image à 50 centimètres au-dessus de la tête de la morte, l'autre en haut de la chambre.

En effet, le champ magnétique produit par le circuit oscillant s'affaiblissant avec la distance, on devait trouver, sur une ligne de force de ce champ, un point critique où la pensée de cette personne, vibrant dans l'Universion, atteignait la même densité que ce champ magnétique, qui reradiait ainsi la vibration de l'âme de la morte.

Par sa séparation d'avec le corps, cette âme-vibration ne pouvait plus vibrer dans les cellules de la morte qui se trouvaient détruites, et alors elle s'était mise à vibrer dans le champ magnétique environnant renforcé par la présence du circuit oscillant qui, comme l'hétérodyne, permettait de détecter ces vibrations et de les rendre perceptibles aux personnes présentes.

Cette femme qui portait une ceinture oscillante est morte parce qu'elle l'a mise trop tard, quand les tissus étaient déjà détruits. Il n'existe pas d'appareil physique capable de refaire les organes détruits par la néoplasie.

Mais même, lorsqu'on applique ces circuits trop tard, on supprime la souffrance

et on prolonge la vie pendant des années.

Par ce qui précède, on pourrait expliquer les hurlements caractéristiques de certains chiens dans les maisons où se trouve quelqu'un sur le point de mourir. Comme je l'ai expliqué dans mes ouvrages, les animaux ont un pouvoir plus grand que nous pour détecter la pensée de leurs maîtres et de ceux qui leur sont chers, et, par conséquent, ils peuvent également détecter plus facilement les vibrations des âmes quittant le corps et qui, parfois, apparaissent à certaines personnes sous forme de lueurs ou de visages flottant dans l'atmosphère, et cela, même sans la présence de circuits oscillants.

## CHAPITRE VIII

### LA VIE ÉTERNELLE PAR LA MORT

Et maintenant, nous comprenons que la mort, telle que nous la concevons généralement, n'est qu'une fiction, une déformation collective, comme je l'ai démontré plus haut.

La mort fait partie intégrante de la vie. Bien mieux, sans la mort, la vie ne pourrait pas exister, car c'est par le travail incessant de la mort que la vie se trouve renouvelée à chaque génération.

Nous voici donc fixés en ce qui concerne la vie proprement dite, puisque la mort n'en est qu'un des rouages, mais un rouage essentiel.

L'homme demande plus encore. Il veut être rassuré quant à sa vie individuelle, il désire ardemment obtenir la garantie d'une survie, d'une vie surnaturelle.

Je crois que, dans ce domaine, nous pouvons être affirmatifs.

Qu'est-ce qui meurt dans l'être vivant ?

L'enveloppe charnelle qui protège les cellules essentielles, cellules reproductrices, cellules qui engendrent la pensée et dans lesquelles l'âme se réfléchit.

La mort nous débarrasse de cette enveloppe charnelle qui est la cause d'un si grand nombre de nos souffrances.

L'essentiel de notre être se retrouve physiquement et moralement dans notre descendance, grâce aux modulations caractéristiques spéciales que l'oscillation cellulaire imprime aux cellules reproductrices.

Quant à notre âme et à notre pensée, nous les avons identifiées avec les ondes modulées qui sillonnent l'Universion dans l'infinité de l'espace et du temps.

Pourquoi mourraient-elles avec notre corps ? L'onde a une existence réelle indépendamment du poste émetteur et du poste récepteur. Faut-il donc qu'elle périclisse parce qu'elle ne trouve plus en notre cerveau son foyer de résonance ?

Nous avons vu plus haut que, par essence, l'onde est immortelle et continue à vibrer éternellement dans l'Univers. Son existence n'implique pas celle d'un support matériel, qui en limite et en réduit forcément l'activité à une toute petite fraction de temps et d'espace.

Libérée de ce support matériel qu'est notre corps, l'âme s'envole sur la ligne de force de l'onde, vers des régions dont elle n'a jamais pu imaginer la splendeur pendant son existence terrestre. Ce n'est qu'après cette délivrance qu'elle peut enfin participer pleinement à la vibration universelle qui est partout et en tout, c'est-à-dire en Dieu-Univers. Il s'agit, en somme, d'une métamorphose, comme celles dont la nature est si prodigue envers les insectes. Notre incarnation terrestre est l'une des phases de cette métamorphose, infiniment plus étonnante que celles dont jamais Ovide put faire état dans ses délicates poésies.

Notre corps est un filtre très opaque qui limite étrangement nos perceptions et, par suite, notre connaissance du monde extérieur.

Que pouvons-nous entendre avec nos oreilles ? Quelques octaves de la gamme acoustique. Que pouvons-nous voir avec notre oeil ? A peine une octave de la gamme électromagnétique, du rouge au violet. A la vérité, nous parlons de l'univers comme un aveugle des couleurs.

Notre Terre elle-même n'est ni éternelle, ni infinie. Mais elle est limitée aux trois dimensions de la géométrie dans l'espace. C'est une prison étroite aux murs épais étouffant tous les bruits, percés seulement d'une étroite petite fenêtre qui nous apporte une lueur d'éternité.

Savons-nous seulement, nous que presse une destinée implacable, ce que c'est qu'une jouissance sans amertume, qu'une contemplation infinie, une compréhension totale ? Emportés par le temps comme par un train rapide, nous ne pouvons avoir aucune notion de la calme sérénité du monde.

Bien des hommes ont peur de la mort, non pas en raison de la somme d'horreurs et de souffrances qu'ils imaginent et qui, en réalité, n'existe pas, mais bien parce qu'elle signifie une séparation qu'on croit totale avec le monde où nous vivons ici-bas et qui, si mauvais et si imparfait qu'il soit, représente néanmoins tout notre patrimoine tangible, est le foyer de notre activité, le théâtre de notre vie, le berceau de nos amitiés, de nos affections, le cadre de notre conscience.

Arrachés par la mort au seul refuge dont nous avons conscience, qu'allons-nous devenir ? Le reste de l'univers nous est-il donc si étranger, si inconnu, si hostile même ?

Eh bien, je suis persuadé qu'en dépit des apparences décourageantes nous devons nous retrouver nous-mêmes au-delà de la barrière de la mort.

Notre pensée, au cours de toute notre vie, ne s'est-elle pas enregistrée sur les lignes de force de l'Universion, comme l'harmonie sous la douce pression de l'aiguille s'inscrit sur le sillon du disque de phonographe ? Notre âme, vibration intégrale de toute notre vie, est bien, en réalité, inscrite dans l'Universion où nous la retrouvons intacte, car son oscillation continue à vibrer éternellement. Elle ne peut donc s'y éteindre, car la matière n'est plus là pour amortir son amplitude et l'étouffer dans le temps et dans l'espace.

De ce que nous n'avons encore pu entrer en relation avec ce monde de la pensée supra terrestre, devons-nous nous hâter de conclure qu'il n'existe pas ?

Affirmation prématurée, car chaque jour la science développe ses conquêtes et élargit son action. Déjà, nous percevons sur les ondes courtes les échos de signaux de T. S. F. dont les ondes nous sont ramenées par une ligne de force venant du Soleil et même des astres. L'époque n'est sans doute plus très éloignée où l'homme pourra correspondre avec le reste de l'univers.

Car les vibrations de la pensée sont tellement subtiles et tellement rapides, qu'elles sont véhiculées par l'Universion indépendamment des électrons et des ions, de telle sorte qu'elles peuvent osciller constamment dans tout l'univers.

Nous savons que la lumière solaire met, à raison de 30.000 km par seconde, 8 minutes pour nous parvenir. Eh bien, notre pensée est beaucoup plus rapide que la lumière, parce qu'elle peut instantanément évoquer l'image du soleil, même sans que nos yeux le regardent.

De même nous voyons la lumière de certaines étoiles disparues depuis des millions d'années, car la distance de ces étoiles disparues est tellement considérable que la lumière a dû mettre tout ce temps pour nous parvenir. Eh bien, notre pensée peut franchir instantanément cette distance.

Ainsi donc, les ondes de la pensée peuvent embrasser immédiatement tout l'univers.

Quelle objection valable peut-on opposer à celui qui cherche dans cette voie ? On a prétendu qu'il existait des univers dont nous n'aurons jamais aucune idée, parce qu'ils seraient constitués par des constellations qui s'éloignaient du système solaire avec une vitesse supérieure à celle de la lumière, qui, au dire des astrophysiciens, est la plus grande vitesse possible.

Mais, ce faisant, les astrophysiciens ouvrent une brèche terrible dans leur édifice, car si ces mondes s'éloignent de nous avec cette vitesse fantastique, c'est donc qu'il existe, dans l'univers, des vitesses supérieures à celle de la lumière, ce qui implique, le long des lignes de force du déplacement, des ondes ayant une vitesse analogue.

Sans même aller aussi loin, nous pouvons parfaitement imaginer un temps où nous entrerons en correspondance avec les astres du système solaire, parce que ces astres sont soumis à la discipline de champs électromagnétiques et que l'étude de ces champs nous livre peu à peu ses secrets.

Ainsi nous devons être rassurés, non seulement sur l'avenir de la vie et de l'humanité, ce qui est une pensée tout à fait désintéressée, mais aussi sur notre avenir supra terrestre, parce que nos vibrations personnelles ne peuvent pas ne pas se conserver et s'enregistrer dans l'Universion, où elles nous permettront, sans doute, de reconstituer notre individualité et notre personnalité, à défaut de la conscience corporelle, telle que nous la comprenons humainement, et qui disparaît en même temps que notre corps charnel.

Mais le seul fait pour nous de posséder, après la mort, le Temps et l'Espace à l'infini est déjà un événement formidable dont nous ne pouvons arriver à concevoir ni les conséquences, ni la beauté.

Cependant, nous pouvons en avoir une faible idée par quelques comparaisons simples.

Considérons l'infusoire dont la vie ne dure que quelques heures et qui ne voit parfois même pas la lumière solaire. Qu'est-ce donc que la vie d'un tel infusoire comparativement à la nôtre, qui paraît si élevée, si complexe, si magnifique qu'aucun infusoire ne peut s'en faire la moindre idée?

Eh bien, il en est de même pour nous, qui vis-à-vis de l'éternité sommes incommensurablement moins qu'un infusoire. D'un infusoire à nous, en effet, on peut établir un rapport de dimensions, le chiffrer, tandis que de nous à l'éternité ce rapport ne peut pas se chiffrer.

Figurez-vous les immenses possibilités qui, dans l'océan infini des vibrations de l'univers, seront offertes à notre âme-vibration. Tout notre être se trouve condensé dans la pensée de toute notre vie. Et cette pensée de vibration, qui se déplacera d'une planète à l'autre instantanément, car sa vitesse est infinie, pourra entrer en liaison avec d'autres planètes et d'autres vies bien supérieures à notre vie terrestre.

Et non seulement, nous pourrons nous jouer du Temps et de l'Espace, errer dans l'éternité et l'infini spatial, mais encore, étant fondus dans la vibration universelle, l'Universion-Dieu, qui est partout et en tout, nous pourrons voir l'infiniment petit comme l'infiniment grand, ce qu'aucun être terrestre ne peut concevoir.

Imaginez-vous la vie intense des atomes, des ions et des électrons qui s'agitent en nombre incalculable dans une simple pièce de monnaie. Ce sont de véritables univers et des systèmes solaires en miniature microscopique, mais ces systèmes solaires présentent dans leur infinie petitesse autant de merveilles que tout l'infiniment grand.

Eh bien, notre âme-vibration, non seulement contempera tous ces univers, l'infiniment grand comme l'infiniment petit, mais encore elle participera à leur vie éternelle, à leur mouvement, à leur action.

D'après ce qui précède, nous avons vu que la pensée de toute notre vie, c'est-à-dire notre âme qui n'est qu'une vibration, resterait éternellement unie à

l'Universion-Dieu, cette vibration dont nous connaissons maintenant scientifiquement l'existence physique. Et comme l'Universion se trouve en tout et partout, notre âme elle aussi pénétrera en tout et partout.

Nous avons vu également que les ondes émises par un émetteur de T. S. F. peuvent être ramenées vers la Terre par un faisceau de rayons électromagnétiques provenant du Soleil ou d'autres astres. Il en est de même pour notre âme, c'est-à-dire pour notre pensée-vibration infiniment plus subtile et plus rapide, qui, une fois répandue dans l'Universion, pourra instantanément être ramenée vers ce monde par le rayonnement d'autres pensées venant d'autres mondes ou d'autres Terres habitées, ainsi d'ailleurs que par des vibrations de toutes sortes.

Nous voyons donc que les pensées des êtres qui nous sont chers peuvent sans cesse être ramenées vers nous et habiter constamment avec nous et en nous.

En vertu du phénomène de résonance que l'on appelle la sympathie, les âmes-pensées qui nous sont chères vibrent à l'unisson avec nous et entrent ainsi en communication avec nous, en dépit de cette barrière, en apparence infranchissable, que constitue notre enveloppe matérielle.

Certaines sectes religieuses, notamment celle des Pythagoriciens dans l'Antiquité, et, à l'époque contemporaine, celle des Théosophes, ont affirmé, qu'après notre mort, notre âme se réincarnait dans le corps de certains animaux ou d'autres êtres humains. C'est là une conception poétique. Ce n'est pas seulement chez tel ou tel être que notre âme renaît après la mort, c'est dans l'infini de l'Univers qu'elle continue à vivre et à vibrer éternellement, c'est-à-dire avec tous les êtres de la création, particulièrement avec les êtres chers qui pensent à nous et nous évoquent en entrant en résonance avec notre période propre de vibration.

Et cela est si vrai que nous matérialisons souvent dans nos rêves ces images des êtres aimés. Nous les voyons, nous communiquons avec eux, car alors la discipline qui règne sur notre cerveau se trouve abolie, et nos cellules, libres de toute contrainte, vibrent alors en résonance avec ces pensées qui viennent nous visiter pendant notre sommeil.

Sitôt introduits par la mort dans l'infini de l'universion nous entrons en communication intime et parfaite, non seulement avec tous ceux que nous avons aimés, mais encore avec les plus grands génies de tous les temps et de tous les pays.

C'est ainsi que le garçon de laboratoire d'un Pasteur, d'un d'Arsonval ou d'un Ferrié, qui faute d'instruction n'avait pu durant sa vie pénétrer les admirables pensées de son maître, ni se rendre compte de sa haute science, sitôt après sa mort embrassera, dans leurs moindres détails, les théories les plus complexes de ces illustres savants et en contempera les beautés avec un véritable ravissement.

Nous tous qui, épris d'idéal, avons cherché dans les beaux-arts, dans la musique en particulier, l'oubli des soucis de ce monde, et avons éprouvé dans ses

plus mélodieux accords un avant-goût des joies célestes, quelle béatitude incomparable ne ressentirons-nous pas en entrant soudain en communion parfaite avec les âmes des plus grands musiciens qui, dégagés de toutes les imperfections et de toutes les petites choses de ce bas monde, engendreront, dans la splendeur de l'Universon-Dieu, des hymnes et des symphonies dont aucune harmonie terrestre ne peut donner une idée.

Ainsi, pénétrant en tout, nous connaissons tout : toutes les beautés de l'univers dont cette vie terrestre ne nous donne qu'une pâle idée ; beautés de la vérité révélées par la science, beautés du sentiment révélées par les arts. Elles nous apparaîtront dans toute leur splendeur, nous procurant des ivresses et des extases infinies. Mais il ne faut pas croire que ces joies incomparables de l'au-delà seront les mêmes pour toutes les âmes. Ceux qui, détachés dès leur vie des biens de ce monde, auront cultivé et exercé leur pensée en la dirigeant vers le beau, le vrai, le bien, ceux-là devront naturellement, après leur mort, entrer plus facilement en résonance avec la beauté suprême de l'Universon-Dieu.

Tous ceux, par contre, qui auront pratiqué, pendant toute leur vie, la méchanceté, la jalousie et la haine, qui sont des souffrances, seront poursuivis après leur mort par la vibration de ces sentiments qui interféreront avec la vibration de la beauté et de la bonté et c'est ce qui amoindrira leur félicité au sein de l'Universon-Dieu.

Les grands hommes, ceux dont la pensée s'est révélée déjà pendant leur vie terrestre avec une extraordinaire puissance de rayonnement : les Dante, les Beethoven, les Newton, les Goethe, les Napoléon, les Ampère, les Victor Hugo, les Faraday, les Edison, etc., jouiront pendant l'Eternité d'une félicité toute particulière en entrant en communion avec des millions d'individus qui ont eu connaissance de leurs œuvres et qui pensent fréquemment à eux. Ceux-là vivront pendant l'éternité dans la pensée de millions d'autres êtres et la vibration propre de leur âme se trouvera ainsi prodigieusement accrue.

Non seulement les grands génies, mais les êtres les plus humbles connaîtront, s'ils sont restés purs de cœur et d'esprit, les plus immenses jouissances pendant l'Eternité.

Ainsi, l'infusoire, dont la courte vie n'a compté que douze heures, participera à toute la beauté de l'Univers et se rendra compte de la complexité de notre vie humaine, entrant en communion de vibration avec tous les êtres de la création.

Le petit enfant, arraché dès ses premières années à l'affection de ses parents, se sentira pénétré d'une béatitude incomparable au sein de l'Éternité. Peu importe que sa pensée n'ait pu encore ni se former, ni s'enrichir des principales connaissances du savoir humain qu'il acquerra aussitôt entré dans l'Universon.

Toutes les pensées de ses parents, sans cesse tournées vers lui, revivront dans l'infini et animeront sans cesse sa petite âme. Bien plus, comme il n'aura jamais connu le mal, comme il aura ignoré toutes nos turpitudes, la vibration de sa pensée restera d'une pureté parfaite.... et toutes les pensées des êtres qui le

pleurent s'amalgameront avec lui, et purifiées au contact de cette âme sans tache elles prendront, à leur tour, un essor incomparable au sein de l'Universion-Dieu.

Vous, mères, qui pleurez un enfant auquel vous aviez consacré tous vos soins, à qui vous aviez prodigué toutes vos tendresses, empressez-vous de sécher vos larmes, car en pleurant vous attristez le cher petit être qui souffre en même temps que vous, puisqu'il vit de votre pensée. Étant devenu la pensée de ses parents, il a, d'un seul coup, acquis toutes vos connaissances, son âme vibre à l'unisson avec la vôtre, il pense avec vous, il vit en vous, il n'est pas mort pour vous...

Mais, pour que ces âmes vibrent en résonance avec notre pensée, il faut éviter tout ce qui pourrait empêcher de détecter ce rayonnement. Nous savons, en effet, en physique, que le noir absorbe et étouffe toute vibration, et qu'il ne rayonne pas. Or, quand nous conduisons au cimetière quelqu'un qui nous est cher, nous portons des vêtements noirs, nous sommes entourés de voiles noirs qui séparent notre vibration de celle de l'être que nous pleurons.

Pour supprimer ces obstacles qui empêchent notre pensée de vibrer en résonance avec celle du mort, ce n'est pas de noir qu'il faudrait nous vêtir, mais de vêtements de couleurs claires ou blancs dont les vibrations facilitent, plus que le noir, le rayonnement de notre pensée et nous permettent ainsi d'entrer en rapport avec le disparu.

Ainsi, lorsque je quitterai pour l'Éternité ce monde provisoire, je demande instamment à ma famille et à mes amis — et ceci est ma dernière volonté — de ne pas porter le deuil, mais au contraire de se vêtir de couleurs claires et de faire tout ce qui est possible pour combattre le chagrin et pour se réjouir de manière à exalter la vibration au lieu de l'étouffer : pas de tentures noires, pas de vêtements noirs, mais qu'on jette sur ma tombe des fleurs de couleurs variées.

Je ne demande pas une cérémonie fastueuse, mais si ma famille en a les moyens j'aimerais qu'elle fasse jouer sur mon lit de mort, sur ma tombe et pendant l'enterrement, les morceaux de musique que j'ai le plus aimés : La symphonie inachevée de Schubert, la Danse macabre de Saint-Saëns, certaines phrases de César Franck, la Pastorale et la Neuvième symphonie avec chœurs de cet admirable génie que fut Beethoven.

Tout ce qui exalte la vibration est préférable à la tristesse et au deuil. Pleurez donc le moins possible, ô mes amis, et pensez que je serai alors plus heureux que tous les hommes de la Terre.

Ce que je demanderai à tous ceux qui m'aiment, c'est de penser à moi de temps en temps, car, ce faisant, mon âme vibrera en résonance avec la leur.

Nous avons vu que la mort était le complément nécessaire de la vie. Sans vie, il n'y aurait pas de mort; sans mort, il n'y aurait pas de vie.

Mais la vie de chacun de nous, qu'est-elle à côté de l'éternité ?

Autant dire rien.

Regardons autour de nous tous les hommes qui nous entourent. Que seront-ils devenus dans cent ans ? Tous ou presque seront morts d'ici-là.

Et cependant que représentent cent ans vis à-vis de l'Infinité du Temps ?

Zéro.

Or, après la mort, comme nous l'avons démontré plus haut, nous posséderons l'Éternité qui est la chose la plus vraie, la plus substantielle, la plus splendide, une réalité si grandiose que notre cerveau matériel peut à peine la concevoir.

Donc la mort, que nous nous figurons comme le comble du malheur et de la souffrance, n'est en réalité que l'acte le moins douloureux, le plus naturel, le plus heureux, le plus solennel, le plus magnifique de toute notre vie, celui dont l'idéalisme dépasse toutes nos conceptions, puisque c'est la métamorphose de notre être charnel, limité dans l'espace et dans le temps, et astreint à la souffrance, en un être libre qui possède l'Éternité et l'Espace infini, qui voit tout, qui entend tout, qui ressent toutes les manifestations de la vibration et est en tout et partout, c'est-à-dire s'identifie avec Dieu-Universon.

J'ai suffisamment démontré, au cours de mes ouvrages antérieurs, surtout dans L Universon, que tout l'univers est régi par une force suprême qui fait mouvoir aussi bien les astres sur leurs trajectoires célestes que les électrons et les atomes au sein de la molécule.

Cette force, dis-je, est la promatière de toute matière, l'origine de toute pensée, la cause de tout mouvement et de toute vibration; elle se trouve, par conséquent, partout et en tout. Cette force, qui sort du domaine de la métaphysique et du mysticisme, constitue donc une certitude, puisqu'on peut la mesurer et l'identifier scientifiquement, et comme elle réside partout, aussi bien dans l'infiniment grand que dans l'infiniment petit, elle ne peut être que Dieu.

Je m'adresse à l'humanité tout entière, aux adeptes des religions les plus diverses, aux israélites et aux catholiques disséminés dans tout l'univers, aux innombrables églises protestantes du monde germanique ou anglo-saxon, aux musulmans de l'Islam, aux bouddhistes des rives du Gange, etc., car, quel que soit le Dieu auquel ils croient et vers lequel s'élèvent leurs pensées et leurs méditations, ces pensées ne sont que des vibrations qu'ils retrouveront, après leur mort, inscrites dans l'Universon-Dieu.

Peu importe donc que vous récitiez vos prières dans une église, dans une synagogue, dans une mosquée ou dans tout autre temple, en quelque endroit où vous pouvez vous trouver, ces prières ne sont que des manifestations de votre âme-vibration et, quand vous aurez quitté ce monde, vous retrouverez, dans l'Universon-Dieu, ce paradis créé par votre imagination, selon les enseignements de votre religion.

C'est de l'Universon-Dieu que procèdent toutes les religions, c'est lui qui a inspiré leurs prophètes, en adaptant leurs conceptions aux conditions ethniques de chaque race et à leur génie propre. Par suite, ces innombrables religions ne

sont, sous des apparences diverses, que la manifestation d'une aspiration unique de l'humanité vers une réalité supra terrestre qui, comme nous l'avons vu au cours de cet ouvrage, n'est autre chose que la survie de l'âme vibration dans l'Infini de l'Universion. Aussi le but suprême de toute mon existence, ce serait d'arriver à supprimer l'antagonisme qui subsiste entre ces diverses religions et de substituer l'entente et la concorde à ces luttes stériles et sanglantes qui, au cours des siècles passés, ont ravagé le monde. Toutes les religions doivent tendre à se rapprocher, à s'unifier peu à peu, à se fondre les unes dans les autres pour le plus grand bien du genre humain, puisque toutes ces religions n'ont qu'une seule origine et qu'un seul Père Céleste : l'Universion-Dieu.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

Introduction

Chapitre premier. — Les ondes cosmiques et la vie

Chapitre II. — Formations et déformations collectives

Chapitre III. — La chance et la malchance expliquées par la théorie de l'oscillation cellulaire et par les ondes cosmiques

Chapitre IV. — Le fluide humain et animal par l'oscillation cellulaire

Chapitre V. — La bonté et la méchanceté chez l'homme et chez les animaux

Chapitre VI. — L'immortalité cellulaire

Chapitre VII. — L'Universion et la Pensée. La Pensée-vibration

Chapitre VIII. — La vie éternelle par la mort